

LE DÉRISCOPE

TOUS UNIS COMME AU FRONT

Revue et Bulletin Officiel de l'Union Française
des Anciens Combattants et Soldats

Siège Social:

50, Rue Nabi Daniel, ALEXANDRIE



Paris des Victoires.

NUMÉRO SPECIAL

27^e Année

N° 300

30 Septembre 1945

AUX CAVES DE BORDEAUX

5, RUE DE LA POSTE

“ LA MAISON FRANÇAISE DES VINS FRANÇAIS ”

R.C. 22543

(SERVICE A DOMICILE)

Téléphone 20632

Achetez vos vins AUX CAVES DE BORDEAUX, vous serez mieux servis.

En attendant les vins de FRANCE, vous y trouverez toute la gamme des vins fins d'Algérie à partir de P.T. 24 la bouteille.

Vins GIANACLIS, MARIOUT ou MATAMIR, à P.T. 14 la bouteille.

KITU

TUE LES MOUCHES

12-5

ZIBIB CORDAHI

Doublement distillé à l'anis vert de Damas est en vente chez tous les bons Epiciers

SI VOUS NE L'AVEZ PAS GOUTÉ
Demandez-le dès aujourd'hui à votre Fournisseur

Agents Distributeurs : — L. E. HOMSY & Co.
R. C. A. 22537

12-4

EXAMINEZ VOTRE VUE

Achetez vos lunettes à l'Optique Médicale

NICOLAS AYAC

OPTICIEN - DIPLOMÉ

11, Bld. Saad Zaghloul - Alexandrie - Tél. 28025

Registre du Commerce Alexandrie No. 458

Fournisseur de la Colonie Française

Rabais spécial pour les Membres

12-8



Le règlement de toute annonce doit se faire sur présentation d'un reçu officiel de l'Union

Ath. G. PASTROUDIS

39, Avenue Fouad 1^{er}, ALEXANDRIE

Boulangeries, Pâtisseries,
Bars et Restaurants

Fournisseur des Forces Britanniques,
de la British Overseas Airways,
de la Cie. Royale Hollandaise de Navigation aérienne (K.L.M.)

Propriétaire du:

“MONSEIGNEUR”

l'établissement de l'élite d'Alexandrie
RESTAURANT - BAR - DANCING

Succursale:

9, Rue Delta, SPORTING - RAMLEH

12-9

Le règlement de toute annonce doit se faire sur présentation d'un reçu officiel de l'Union

V. TORIEL & C°

EXPORTATEURS DE COTON

1, Rue Toriel = ALEXANDRIE

12-9

ANCIENNE MAISON LOUIS HERSE R.C.A. 29778

Madame Veuve S. HERSE, Succ. (Membre de l'Union)

Gérant responsable : Charles Herse

32, Avenue Fouad I^{er}

ANTIQUITES – OBJETS D'ART – TABLEAUX – BIBELOTS

L'ancienne Maison LOUIS HERSE, Maison française, pleinement consciente des devoirs que lui impose la solidarité nationale, accorde des prix spéciaux à tous les Français, sans distinction, résidant ou de passage à Alexandrie, qui veulent bien lui faire l'honneur d'être ses clients. 12-3

CRÉDIT LYONNAIS

FONDÉ EN 1863.

ÉTABLI EN ÉGYPTÉ DEPUIS 1874

AGENCES EN EGYPTE SOUS L'ADMINISTRATION DU SIÈGE DE LONDRES

ALEXANDRIE	LE CAIRE & MOUSKY	PORT-SAID
R. C. 136	R. C. 2361	R.C. Canal 113

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

COFFRES-FORTS EN LOCATION AU CAIRE ET A PORT-SAID

12-6

Le règlement de toute annonce doit se faire sur présentation d'un reçu officiel de l'Union

**Société Anonyme
des Bières
"BOMONTI"
et**

"PYRAMIDES"
Société Egyptienne
au Capital de : 4.000.000
de Francs au pair

•
Siège Social: ALEXANDRIE

•
Registre du Commerce { Alexandrie No. 5059
Le Caire No. 1848

USINES :

ALEXANDRIE (Karmouz)

Bière, Eaux Gazeuses, Glace
Riz Blanc et Glacé.

Boîte Postale : No. 602

LE CAIRE (Ghizeh)

Bière, Eaux Gazeuses,
et Glace.

Boîte Postale : No. 88

Adresse Télégraphique: "TABIRRA"

12-6

PHARMACIE J^H H^{RI} MUGNIER

Propriétaire-Gérant Ferdinand Mugnier
6, Rue des Sœurs, 6

SEULE

PHARMACIE FRANÇAISE
ÉTABLIE A ALEXANDRIE
Maison fondée en 1865.

Registre du Commerce, Alexandrie No. 78 12-12

ÉCOLE BERLITZ

11, Boulevard Saad Zaghloul — ALEXANDRIE

LANGUES VIVANTES

TELEPHONE 28226

Conditions spéciales pour les Membres de l'U. F. S. G. G.

12-6

Allaitement maternel



Le meilleur lait pour l'enfant est celui de sa mère. Le sein et le cœur de la mère ne se remplacent pas. Pour l'allaitement artificiel, le lait condensé sucré NESTLÉ offre toutes garanties.

Brochure du Dr Vidal sur l'alimentation et les soins à donner aux enfants est envoyée gratuitement sur demande à la Compagnie NESTLÉ.

Boîte postale 1183 — Alexandrie
Registre du Commerce, Alexandrie No. 20214

12-11

Le règlement de toute annonce doit se faire sur présentation d'un reçu officiel de l'Union

Grands Magasins
HANNAUX
la Maison de confiance

ALEXANDRIE: 2, Rue de l'Archevêché — Tél. 22965

• • •

Pour la DÉCORATION
et l'AMEUBLEMENT

Lutétia

ATELIERS D'ART

DES

Grands Magasins Hannaux

Agence au CAIRE: 26, Rue Kasr El Nil — Tél. 55964

12-12

Le règlement de toute annonce doit se faire sur présentation d'un reçu officiel de l'Union

« Tous unis comme au Front »

LE PÉRISCOPE

Revue et Bulletin Officiel de l'Union Française des Anciens Combattants et Soldats

50, Rue Nabi Daniel — Alexandrie (Égypte). — Téléphone 24399

RÉDACTION : 50, Rue Nabi Daniel — RÉDACTEUR EN CHEF : A. SCURMANN

REVUE MENSUELLE — 27^{me} ANNÉE — 30 SEPTEMBRE 1945 — N° 300

SOMMAIRE :

<i>Périscopes</i> 300..... par Raoul BYLTIAUW	264
<i>Séances du Comité :</i>	
<i>Procès-verbal de la séance du 24 août 1945</i> , par Alfred THOMAS	266
<i>Nouveau Régime des Pensions</i> , par Alfred THOMAS	269
<i>Votre Revue</i> , par A. SCURMANN	271
<i>A l'Assemblée Constituante :</i>	
<i>La Représentation des Français d'Outre-mer</i> , par B. Vingt-Hanaps	272
<i>Le départ de notre camarade Pierre Marais</i> , par P. LHENRY	273
<i>Cosas de Espana</i> , par Raoul BYLTIAUW	275
<i>Le Livre d'Or du Journal « La Réforme »</i>	277
<i>Projection cinématographique</i> , par A. SCURMANN	278
<i>Nouvelles de France</i>	280
<i>Le Téléphone</i> , nouvelle de J. COMERFORD	282
<i>Le drapeau Français flotte de nouveau sur les Mers</i>	287
<i>Choses de Sardaigne : La Fête des Arbres</i> , par H. ANTOINE	288
<i>Nos Soldats : La 1^{re} D. M. I. des Forces Françaises Libres</i>	292
<i>Le Sergent Jean Boeglin</i>	294
<i>Edmond Nessler</i>	295
<i>Le Hérisson</i> , par JEAN-JACQUES	295
<i>Poilu 1914-1918</i> , par A. FITTE	300
<i>Paris, Ville Lumière</i> , par de CLAIRFRANCE	302
<i>De nos Jeunes Soldats</i>	304
<i>Instantanés</i> , par le Dr. A. NAPIER	
I — <i>Portrait</i>	306
II — <i>Caillettes modernes</i>	
<i>Alsace et Lorraine</i>	307
<i>Alsace</i> , par Jean SCHLUMBERGER	312
<i>Reconstruction</i>	315
I — <i>Araignée du matin..... chagrin</i> , par le Dr. A. NAPIER	316
II — <i>Araignée du soir espoir</i> , par le Dr. A. NAPIER	317
<i>Avec nos Jeannettes</i> , par le Parrain de Nicole	318
<i>Contretemps</i> , par José CANERI	320
<i>Société de Comptabilité de France</i>	324
<i>Entre Nous</i> , par P. LHENRY	326

NUMÉRO SPÉCIAL.

Périscope 300.....

En présentant à nos membres, le 31 mai 1937, le 200^{me} numéro du « *Périscope* », notre camarade Alfred SCURMANN formulait le souhait que, huit ans plus tard, notre bulletin puisse fêter la parution de son 300^{me} numéro. Ce vœu se réalise aujourd'hui ; à cause des restrictions imposées par la guerre, notre « *Périscope* » n'a peut-être pas, pour cette occasion, la présentation luxueuse de ses prédécesseurs des grandes circonstances, de même que, pour ses numéros ordinaires, il faut parfois se contenter de papiers médiocres ; mais il conserve son caractère et sa tenue, et il continue à remplir son rôle essentiel, son rôle double : d'abord de tenir nos camarades au courant des activités de l'Union, de leur annoncer les manifestations ou cérémonies futures, de leur fournir le compte rendu de celles qui se sont déroulées chez nous ; ensuite de relever, avec la même fidélité, tout ce qui se passe dans la colonie française, tout ce qui intéresse les Français d'Alexandrie. Il reste ainsi à la fois le lien entre le Comité et les membres, comme l'ont voulu ses fondateurs, et l'organe de liaison de la colonie française, pour reprendre la formule heureuse d'un de nos anciens présidents.

Et, mon Dieu ! cela nous paraît tout naturel, n'est-il pas vrai, qu'après avoir publié deux cents numéros jusqu'en mai 1937, le « *Périscope* » en compte aujourd'hui trois cents !

Et c'est, en effet, tout naturel, parce que nous savons que nous pouvons compter sur Scurmann, qui continue à diriger notre bulletin avec le même allant, le même dévouement, le même talent qu'en 1923, lorsqu'il entreprit cette tâche qui lui plaisait et pour laquelle les circonstances ont prouvé qu'il était l'homme qu'il fallait. Son grand mérite ce n'est pas seulement d'avoir su créer un organe vivant, *vié*, attrayant, c'est encore et surtout d'avoir conservé pendant toutes ces années la même tendresse et le même enthousiasme à son « *Périscope* », c'est d'avoir su faire de notre bulletin quelque chose qui a sa place dans notre vie, quelque chose qui appartient non seulement à l'Union, mais à la communauté française d'Alexandrie toute entière, quelque chose qui fait partie de nos habitudes et dont nous saurions difficilement nous passer désormais. C'est avec plaisir que, au début de chaque mois, nous trouvons dans le « *Périscope* » le compte rendu des fêtes ou des manifestations auxquelles nous n'avons pas pu assister ; c'est avec plus de plaisir encore que nous y lisons le compte rendu de celles auxquelles nous avons pris part, — comme ces capitaines au long cours qui, aussitôt arrivés à Marseille, s'empressent de vérifier dans le « *Sémaphore* » qu'ils sont bien arrivés. C'est avec prédilection que nous parcourons cette page intitulée « *Entre Nous* » dont le camarade Lhenry est le rédacteur fidèle et dévoué.

*
**

Le souhait de Scurmann, au moment où naissait « son » 200^{me} numéro, était un souhait candide. Il ne s'imaginait pas, alors, que la plus grande partie des huit années qu'il faudrait enjamber pour parvenir au numéro 300, serait absorbée par une nouvelle guerre mondiale, plus terrible, plus atroce que celle de 1914-18 ; il ne pouvait pas s'imaginer que six de ces huit années compteraient parmi les plus douloureuses, les plus tragiques, de l'histoire de notre pays. En 1937, il ne pensait qu'à nous, les anciens de la guerre de 1914, et il souhaitait que nous demeurions assez unis dans le souvenir, dans la camaraderie, pour assurer la vie et la prospérité de l'Union, afin que celle-ci puisse poursuivre son œuvre de solidarité et de concorde ; il ne songeait qu'à ces manifestations charmantes et familiales dont il était d'abord l'un des animateurs, ensuite le chroniqueur assidu ; il ne pouvait pas entrevoir que nous étions si près d'une épouvantable tourmente, qui allait nous entraîner tous et donner à l'Union et à tous ses membres, une activité imprévue et intense ; qui allait nous imposer des tâches nouvelles, que nous avons essayé d'accomplir, — la mort dans l'âme parfois, mais toujours, *parce que* nous avons « fait » la dernière, la gouaille incorrigible aux lèvres et l'espérance tenace au fond du cœur.

Pendant ces six ans, le « *Périscop*e » a été le registre de nos deuils et de nos angoisses, de nos espoirs et de nos enthousiasmes ; le mémorial du courage et de l'abnégation de ceux qui n'acceptaient pas de croire que juin 1940 marquait la fin de la grandeur et de la dignité de la France ; il nous parlait encore de fêtes, certes, et souvent, mais il s'agissait de goûters ou de divertissements offerts aux marins et soldats des F.F.L. ; il n'était plus un organe d'anciens combattants, il était devenu le journal des combattants français du Moyen-Orient, comme notre local était devenu leur cercle, leur maison.

*

**

Ceux que, pendant si longtemps, nous avons vus chez nous, ceux qui étaient devenus nos camarades, nos amis, se sont peu à peu éloignés d'Alexandrie ; prenant part à la marche victorieuse des armées alliées, ils ont parcouru la Libye, la Tunisie, la Sicile, l'Italie ; ils ont repris la Corse à ses éphémères occupants ; ils ont débarqué en Normandie et sur la Côte d'Azur ; ils ont pénétré en Allemagne ; à Berlin, ils ont assisté à la reddition de l'ennemi ; — aujourd'hui, quelques-uns d'entre eux sont à Saïgon et à Hanoï. C'est au lendemain de la défaite du dernier partenaire de l'Axe défunt que paraît le 300^{me} numéro du « *Périscop*e » ; réjouissons-nous de cette coïncidence.

La guerre est finie ; nos jeunes camarades qui viennent d'y prendre part vont rentrer parmi nous ; nous sommes impatients de les accueillir et de leur dire notre reconnaissance. Mais la fin de la guerre a ramené également quelques-uns des problèmes qui se sont posés aux anciens, il y a vingt-six ans ; pour les résoudre et pour mener à bien les tâches renouvelées qui nous attendent, c'est surtout sur les jeunes que nous comptons. Nous serons là pour les aider de notre expérience,

hélas ! déjà ancienne, aussi longtemps que nous le pourrons ; c'est en leurs mains que passeront ensuite les destinées de l'Union ; nous les leur transmettrons avec confiance : à leur tour, ils ont appris la solidarité du combat, de la souffrance, du sacrifice ; ils sauront, comme leurs anciens, se souvenir de cette solidarité et ils sauront, à leur tour, maintenir entre eux, maintenir entre tous les anciens combattants, cet esprit d'union, de camaraderie qui a fait la force et la fierté de notre chère Union.

Vive l'U. F. A. C. S. !
Vive le « *Périscope* » !

RAOUL BYLTIAUW.



Séances du Comité :

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 24 AOUT 1945

La séance est ouverte à 18 h. 30, sous la présidence de Monsieur Raoul Byltiauw, Président.

SONT PRÉSENTS : MM. Petrus Lhenry, Charles Dousson, Jacques Vincendon, Dominique Falca, Alfred Thomas, Alexandre Fitte, Robert Ghébalé, Robert Hannaux, Charles Hemmerlé, Lucien Sajous, Alfred Scurmann, Marcel Sivade, Louis Tourn.

ABSENTS EXCUSÉS : MM. Camille Le Breton, Georges Amiel, Henri Antoine, Eugène Garandet, Pierre Geisenberger, Robert Goulène, André Raminger.

DÉCÈS. — En ouvrant la séance, le Président rappelle la mémoire de deux membres décédés depuis la dernière séance : Aristide Henri Barbaroux, Membre Actif, et Emile Gibara, Membre Bienfaiteur, qui témoignait une vive sympathie à notre Association. Le Comité réitère aux familles de ces membres ses sincères condoléances.

Le Président fait également part du décès de :

Madame Aspasia Mathias, épouse de M. Fernand Mathias, Madame Lucie Grimaldi, épouse de M. Antoine Grimaldi et Francis Bernard, frère de M. Marc Bernard.

Le Comité adresse à ces Membres l'expression de sa sympathie.

Des donations au profit de nos œuvres ont été faites par le personnel de la S. A. E. Pharos : P.T. 200 en mémoire du regretté Alessandro Ulivi, oncle de M. Dominique Falca, et par M. Charles Herse : P.T. 100 en mémoire de la regrettée Lucie Grimaldi. Le Comité exprime à ces donateurs ses vifs remerciements.

PROCÈS-VERBAL. — Lecture est ensuite donnée du procès-verbal de la séance du 27 juin, qui est approuvé sans observation.

MANIFESTATION AU LOCAL. — Le président rend compte des manifestations qui ont eu lieu à notre local depuis la dernière séance :

27 Juin : Apéritif d'honneur offert à notre camarade, le Lt. Paul Jullien.

13 Juillet : Le banquet démocratique du 13 juillet, à l'occasion de la Fête Nationale du XIV Juillet a réuni 194 inscriptions à P.T. 35. Cette manifestation a été réussie grâce au concours de notre camarade Robert Goulène à qui le Comité réitère ses remerciements.

28 Juillet. — A l'occasion du mariage de Mlle Marguerite Minangois, pupille de la Nation, avec le S/Lt. Paul Blanc, une réception organisée par M^{me} Veuve Louis Minangois a eu lieu à notre local à l'issue de la cérémonie.

7 Août. — Sauterie organisée en l'honneur des officiers et de l'équipage de l'Ajacienne.

18 Août : Sauterie offerte à nos Membres par le « Ville d'Oran », en l'honneur duquel nous avons donné une fête le 20 mai. Profitant de leur passage à Alexandrie, le Cdt. Eyglie et l'équipage du Ville d'Oran ont tenu à nous rendre cette invitation et le Président les en a remerciés au nom de notre Association.

BAR ET BUVETTE. — En l'absence de M. Falca, le Président rend compte des résultats d'exploitation du Bar et de la Buvette en juin et juillet.

Le Président donne ensuite lecture du rapport de M. Riffard sur la vente du vin d'Algérie : Cette opération nous a permis de favoriser nos membres qui ont acheté ce vin au prix de gros ; le Comité en remercie M. Riffard.

SOUSCRIPTION. — La souscription au 24 août a atteint P.T. 54.635.

TRÉSORERIE. — M. Dousson présente les comptes au 30 juin et soumet le projet de budget pour le second semestre. Il est prévu un excédent de recettes en fin d'exercice si l'exploitation du bar et de la buvette donne les mêmes résultats que pendant le 1^{er} semestre.

PRÊT D'HONNEUR. — Sur la proposition du Président, le Comité approuve l'octroi à un membre d'un prêt d'honneur remboursable à fin décembre.

ÉCOLAGE. — Le Comité, dans sa prochaine séance, examinera les demandes d'écolage pour l'année scolaire 1945-1946 qui doivent, au préalable, être soumises à la Commission d'Écolage.

STATUT DES ANCIENS COMBATTANTS ET VICTIMES DE LA GUERRE. — M. Thomas, qui a pris connaissance de la documentation que nous a adressée le Secrétariat Général des Anciens Combattants, fait connaître les conditions dans lesquelles on a procédé à un relèvement général de toutes les pensions. Un supplément spécial temporaire est payé depuis le 1^{er} janvier 1945 et les nouveaux taux, dans la métropole, sont augmentés de près du double par rapport à ceux de 1939.

Une autre partie importante de cette documentation concerne le statut des membres des F.F.I. et de la Résistance.

Enfin, M. Thomas fait savoir que les associations d'anciens combattants ont donné leur accord à un projet d'ordonnance portant création d'une fédération unique dite « Union Française des Combattants, Prisonniers, Combattants de la Libération et Victimes des Deux Guerres ».

Il n'est pas possible de reproduire toute cette documentation dans le *Périscope* et le Comité prie MM. Scurmann et Thomas d'établir une note résumant les nouveaux textes législatifs sur le régime des pensions en invitant les membres intéressés par cette documentation à en prendre connaissance au secrétariat.

M. Lhenry signale que plusieurs membres assurés auprès de « la Mutuelle de l'U.N.C. » désirent être renseignés sur le sort des polices d'assurance et sur les modalités de règlement des primes échues et non réglées par suite de la guerre. Des renseignements à ce sujet seront demandés au Secrétariat Général des Anciens Combattants et à la F. A. C. S., en même temps que la documentation sur le statut des enfants victimes de la guerre qui doivent pouvoir, à l'étranger, bénéficier des mêmes avantages que dans la métropole. Le Comité estime qu'il appartient, en effet, au Gouvernement Français, de subvenir à tous les besoins de ces pupilles de la Nation sans qu'il soit besoin, comme en 1918, de créer une association spéciale.

BIBLIOTHÈQUE. — Le Président fait connaître que M. le Consul Général de France a bien voulu offrir à notre bibliothèque des revues et des livres parus pendant la guerre, choisis dans un lot d'ouvrages qu'il a reçu du Ministère des Affaires Etrangères et pour lesquels une lettre de remerciements a été adressée à M. le Consul Général.

PÉRISCOPE. — M. Scurmann informe le Comité que le Ministère de l'Approvisionnement continue à lui attribuer 20 kgs. de papier par mois ;

Les frais d'impression et d'achat du papier pendant l'année en cours ont augmenté, nécessitant un recours à de nouvelles publicités ou à une augmentation de notre subvention. M. Robert Hannaux a déjà bien voulu augmenter la publicité des Grands Magasins Hannaux dans « Le *Périscope* » et M. Scurmann espère obtenir le même résultat auprès d'autres membres.

RÈGLEMENT SUR LES CLUBS. — Le Président fait savoir que, conformément aux dispositions de la Proclamation No. 534 réglementant les clubs privés, il a présenté le 21 juillet au Gouvernorat d'Alexandrie une déclaration, signée des membres du Bureau, sur notre Association, comportant une nouvelle demande d'autorisation pour la vente des boissons.

DEMANDES D'ADHÉSION. — Le Comité approuve les demandes d'admission de MM. Marc Allouche, Félix Chamla, Fernand Chazette, Robert Michaud, Fernand Sedbon, en qualité de Membres Actifs ; de MM. Albert E. Ebbo, Léon Moyal, Salomon Soussi et Mlle Renée Bitton, en qualité de Membres honoraires, et de M. Sélim Assaf, en qualité de Membre Bienfaiteur.

DÉPART DE M. MARAIS. — Le Président annonce que M. Marais a été promu à Paris et qu'il quittera bientôt l'Égypte.

M. Marais a été Vice-Président de notre Association, à laquelle il a témoigné un vif intérêt, et, sur la proposition du Président, le Comité décide d'offrir en son honneur un apéritif, dont la date sera ultérieurement fixée.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 17 h. 30.

LE SECRÉTAIRE-ADJOINT :

ALFRED THOMAS.

=====

Nouveau Régime des Pensions

Notre Président s'étant mis en rapport avec le Secrétariat Général des Anciens Combattants, à Paris, a reçu une documentation assez importante sur le régime actuel des pensions. Cette documentation se rapporte en particulier au relèvement des pensions militaires et à l'établissement du droit à la pension en faveur des membres des Forces Françaises de l'Intérieur et des membres de la Résistance.

Nous donnons ci-dessous une analyse succincte des documents reçus.

Nous ajoutons que les dispositions actuelles ont un caractère provisoire.

RELÈVEMENT DES PENSIONS MILITAIRES

ORDONNANCE DU 29 DÉCEMBRE 1944.

L'ARTICLE 1 : fixe à 400 % le supplément spécial temporaire alloué par l'article 194 de la loi du 13 Juillet 1925 aux invalides titulaires de pensions fixées d'après les tarifs de la loi du 31 Mars 1919.

Même supplément spécial de majoration pour enfants aux invalides titulaires de pensions visées à l'alinéa précédent. (art. 195 de la loi de finances du 13 Juillet 1925).

L'ARTICLE 2 : la majoration allouée par décret du 18 décembre 1937 aux bénéficiaires des allocations spéciales supplémentaires aux grands invalides ainsi que la majoration pour enfants (lois du 31 juillet 1920 et 13 juillet 1945) sont fixées à 100 % du taux en vigueur au 30 septembre 1937.

Les titulaires des allocations Nos. 1, 2, 3 et 4, ne bénéficiant pas des allocations de la loi du 22 Mars 1935 (mod. par loi 17 juin 1938), bénéficient d'une majoration de 200 %.

Même principe pour les titulaires de l'allocation No. 7 dont la pension est établie sur un degré d'invalidité inférieur à 85 %.

L'ARTICLE 3 : bénéficiaires des allocations spéciales (art. 3 loi du 22 mars 1935). La majoration allouée par les décrets des 18 décembre 1937 et 17 juin 1938 est fixée à 120 % des taux prévus primitivement.

L'ARTICLE 4 : Veuves non remariées.

Le taux de base attribué (art. 10 loi du 31 Mars 1919 — mod. article 78 loi du 30 déc. 1928) est augmenté :

1) de 5.600 frs, pour les pensions concédées au titre des alinéas 1 et 2 de l'art. 14 de la loi du 31 Mars 1919.

2) de 3.800 frs pour les pensions du taux de réversion.

Toutefois, la pension du taux de réversion des veuves d'invalides (art. 10) est portée au taux de 5.600 frs.

Majoration d'orphelin : portée à 2.070 frs.

L'ARTICLE 5 : Ascendants (loi du 13 juillet 1925).

Le supplément spécial temporaire est porté à 400 %.

Le supplément spécial temporaire de majoration attribuée pour chaque enfant décédé à partir du deuxième inclusivement aux ascendants visés à l'alinéa précédent est affecté du même coefficient.

Cette ordonnance est accompagnée d'une instruction du 30 Décembre 1944, portant dispositions d'ordre général et d'une série de tableaux comportant les nouveaux Tarifs. Nous engageons les personnes intéressées à venir consulter ces tableaux au Secrétariat de l'Union.

D'autre part, diverses dispositions ont été prises, particulièrement en faveur des Membres des Forces Françaises de l'Intérieur et des Membres de la Résistance. Nous citerons :

Circ. du 25 octobre 1944 : annulant paiement de secours d'urgence et d'allocations provisoires d'attente aux ayants droit des membres de la légion des volontaires français contre le bolchevisme.

Circ. du 30 octobre 1944 : relative à l'établissement des droits à la pension d'ayants cause des membres des forces françaises de l'Intérieur et des membres de la Résistance.

Circ. du 28 Novembre 1944 : relative à l'attribution d'une indemnité aux pensionnés de la loi du 31 Mars 1919, à 100 % pour tuberculose.

Circ. du 5 Décembre 1944 : Suspension, à partir du 6 juin 1944, de tous les délais impartis par la loi pour l'accomplissement de tout acte ou de toute formalité (exceptions faites : actes de l'Etat civil et délais impartis par les lois fiscales).

Cette suspension prend fin le 1^{er} septembre 1944, en particulier par les demandes de revisions relatives aux pensions accordées antérieurement au 2 septembre 1939.

Circ. du 9 décembre 1944 : relative à une nouvelle distribution des centres de réforme.

Circ. du 12 déc. 1944 : Etude du droit à la Réparation des membres des Forces Françaises de l'Intérieur et des membres de la Résistance.

Cette circulaire assimile en droit les militaires des F. F. I. aux militaires de l'Active et de la Réserve. Elle n'a d'ailleurs qu'un caractère provisoire, en attendant que les droits des F.F.I. soient fixés par un texte de loi définitif.

Elle donne d'autre part la définition et une classification sommaire des personnes pouvant être classées comme « Résistantes ».

ALFRED THOMAS.

=====

VOTRE REVUE

Comme le dit notre Président dans son article de première page « *Périscope* 300... » votre Revue a atteint en ce mois de Septembre 1945 le numéro 300. Je dis « *votre Revue* », car si nous la prenons sous son nom actuel « *Le Périscope* », elle a atteint ce mois-ci le numéro 270, 30 numéros ayant paru de Juin 1919 à janvier 1923 sous le nom de « *Bulletin Officiel* ». Mais ceci n'enlève rien à notre plaisir, je dirai même à notre satisfaction de marquer le point et de faire paraître à cette occasion un numéro un peu spécial. Le Ministère de l'Approvisionnement ayant bien voulu, et nous l'en remercions encore sincèrement, nous accorder un petit supplément de papier pour cette heureuse circonstance, nous avons pu augmenter tant soit peu le nombre des pages de ce numéro.

Si, en temps normal, il a toujours été facile d'éditer, à bon marché, de jolis numéros, il n'en a pas été de même depuis quelques années, c'est-à-dire depuis que le beau papier a atteint des prix astronomiques. Aussi nous contentons-nous aujourd'hui de ce pauvre papier journal en attendant patiemment des temps meilleurs. Et malgré cela le « *Périscope* », votre Revue, camarades de l'Union, ne pourra, cette année, boucler son budget comme par le passé. L'Union a dû venir à son secours, aidant ainsi toutes les bonnes volontés auxquelles vont tous nos remerciements et notre reconnaissance, bonnes volontés qui ont à cœur de le voir vivre décemment et j'ai nommé toutes les banques et maisons de commerce qui lui gardent une place dans leur budget de publicité, le Ministère de l'Approvisionnement qui lui fournit le papier au tarif officiel, notre membre bienfaiteur qui continue inlassablement la fourniture gracieuse de tous les clichés et tous les collaborateurs et collaboratrices bénévoles qui, sans se lasser, me font parvenir leurs articles, rendant ainsi plus agréable, moins monotone, une revue qui n'intéresserait alors que les seuls membres de l'Union.

Mais ceci ne veut pas dire qu'aucun effort ne doit être fait pour améliorer la situation. Bien au contraire. Dans moins de trois mois viendra la date où chaque année paraissait un numéro spécial dit « *de Noël* ». Tous les camarades devraient avoir à cœur de contribuer, dans la mesure de leurs moyens, à la composition et à l'impression de ce numéro. Qu'en pensez-vous, camarades de l'Union ? Allons ! un bon mouvement. C'est pour le bien de notre Association, ne l'oubliez pas et le bon renom de notre France à l'étranger.

A. SCURMANN.

La Représentation des Français d'Outre-mer

Maintes conversations ont souvent roulé entre camarades sur l'éventualité et l'utilité de la représentation au Parlement des Français établis dans nos colonies et à l'étranger. Aussi n'hésitons-nous pas à mettre sous les yeux des lecteurs du PÉRISCOPE un entrefilet paru sur ce sujet dans « Vaincre », l'Hebdomadaire de l'Afrique Française publié à Rabat.

N. D. L. R.

Les discussions relatives à la future assemblée constituante font apparaître, de temps en temps, le souci de certains délégués d'assurer à cette assemblée la représentation des Français qui vivent hors de la Métropole et de l'Algérie (l'Algérie formant un des départements français a en effet sa représentation assurée).

Cette préoccupation répond aux désirs qui ne s'expriment pas toujours mais qu'on rencontre assez généralement chez les Français d'outre-mer.

Le Conseil du Gouvernement, au Maroc, par exemple, avait émis un vœu dans ce sens, que le Résident Général avait pris l'engagement de transmettre.

Les territoires d'outre-mer sont d'ailleurs représentés à l'Assemblée Consultative et aux récents Etats Généraux de la Résistance française, ils avaient également des délégués.

L'Assemblée Consultative s'est prononcée pour une Assemblée Constituante « où sera assurée la juste représentation des territoires d'outre-mer. »

Un amendement fut ensuite voté, émanant de M. Boillot, demandant que les colonies françaises de l'étranger soient également représentées à l'Assemblée Constituante, ce qui règle le problème de la participation des Français des Protectorats, que la première rédaction pouvait laisser dans le doute. Car si l'on admet que la colonie française de Chicago doit connaître l'affaire, celle du Maroc ou celle de Tunis ont les mêmes droits sans conteste.

La participation des Français de l'étranger fixe d'ailleurs les limites de l'opération, en la cantonnant sur le plan moral. C'est en tant que « membres de la famille » si l'on peut dire et non en tant que « représentants d'intérêts ou de territoires » qu'ils y sont convoqués.

Cela correspond bien d'ailleurs à l'esprit de la consultation. Les Français doivent se choisir un régime, un régime dont dépend, dans une certaine mesure, leur statut personnel et individuel. C'est une affaire d'ordre intime. Tous les Français ont donc leur mot à dire sur la question.

Une nouvelle réunion de la commission de la France d'outre-mer s'est réunie depuis. Elle a fixé le mode d'élection des représentants dans ceux des territoires

coloniaux où s'exerce la souveraineté française totale. Cette commission n'a pas à connaître des affaires relatives aux Français des Protectorats ou de l'étranger qui dépendent d'un autre ministère, mais on a vu qu'un amendement de l'assemblée entendait qu'ils ne soient point oubliés. L'on n'aperçoit pas bien clairement encore la mesure dans laquelle on admettra cette participation, mais il est certain qu'elle se fera.

Ainsi se dessine une évolution féconde vers l'« Union Française » dont on peut attendre un renouvellement partout souhaité de notre vieille politique coloniale.

B. VINGT-HANAPS.

=====

Le départ de notre Camarade Pierre Marais

A l'occasion du départ de M. Pierre Marais, qui fut membre du Comité, Vice-Président et Président de la Commission des fêtes, le Comité de l'Union tint à lui témoigner sa reconnaissance pour les services appréciables qu'il a rendus à l'Association, en lui offrant, le Mercredi 29 Août, un apéritif d'adieu.

Le départ définitif d'Egypte de M. Marais sera vivement regretté par tous les camarades et par ses amis qui ont pu l'apprécier dans les diverses activités de la colonie et plus particulièrement à notre Union où il était des plus assidus, donnant largement son temps et son argent pour la prospérité et le bon renom de notre Union.

M. Marais qui, pendant une douzaine d'années, fut à la tête des agences du Comptoir National d'Escompte de Paris, en Egypte, a été nommé, à Paris, Inspecteur des Agences de la Banque à l'étranger. En cette qualité, il est possible que nous aurons le plaisir de revoir M. Marais lors d'un voyage d'inspection.

Au nom de tous les membres de notre Union nous assurons notre excellent camarade Marais de notre profond souvenir. Qu'il veuille bien partager avec M^{me} Marais et leur fils les vœux que nous formons pour leur bonheur sur le sol de notre chère patrie.

Au cours de cette petite réunion, notre Président, Raoul Byltiauw, prit la parole en ces termes :

Messieurs,

Comme vous le savez, notre camarade Marais va, demain ou après demain, quitter définitivement l'Egypte où il a su, au cours d'un séjour d'une douzaine d'années, se forger une place de tout premier plan. Nous l'avons vu successivement ou simultanément, Député de la Nation, Président de la Chambre de Commerce, Président de la Société de Bienfaisance, Membre du Conseil du Comité National, Membre du Conseil d'Administration de l'Hôpital Européen, et d'autres Associations Françaises, enfin --- je dirai presque surtout --- au cours des dernières années,

nous l'avons vu consacrer ses qualités d'homme d'affaires et d'organisateur à cette tâche utile, importante et exaltante qu'est l'Assistance aux Populations Françaises Libérées. Tout ceci, bien entendu, sans parler de ses fonctions essentielles de Directeur des Agences du Comptoir National d'Escompte de Paris.

Tout cela, on l'a dit et répété ailleurs. Il nous convient à nous, au moment où il nous quitte, de marquer le souvenir de ses trois années de membre du Comité de notre Association, dont deux ans de Vice-Président, fonctions qu'il cumulait avec celles du Président de la Commission des Fêtes.

Et ce furent des années bien remplies ; ceux qui ont siégé avec lui à cette Commission ou ailleurs, savent que l'on pouvait compter sur lui, — qu'avec lui rien n'était laissé à la fantaisie ou à l'improvisation du dernier moment.

Dans l'énumération que je viens de faire, j'ai oublié une chose assez importante. C'est que notre camarade, depuis la guerre, a été aussi Professeur d'Histoire au Lycée Français. Je dis que c'est une chose importante, non seulement parce qu'il a connu dans ces fonctions une belle réussite, non seulement parce que ce fut pour lui comme la révélation d'une vocation insoupçonnée, mais encore parce que c'est là qu'il a trahi quelque chose que ses dehors décidés, décisifs essayaient de nous cacher ailleurs : c'est là qu'il a montré qu'il n'était pas seulement un homme d'affaires avisé et un organisateur excellent, mais qu'il était aussi un homme de cœur.

Au moment de lui dire « au revoir » nous n'oublierons pas Madame Marais qui, après une longue et pénible séparation, venait de le rejoindre il y a quelques semaines et qui va, elle aussi, quitter définitivement ce pays où elle ne laisse que des amis.

Messieurs, je propose que nous buvions à Monsieur et Madame Marais.

A ce petit discours, M. Marais, très ému, remercia l'orateur des paroles très aimables qu'il venait de prononcer tant à l'adresse de Madame Marais que pour lui-même et déclara qu'ils conserveraient tous deux le meilleur souvenir de leur séjour à Alexandrie.

En soulignant combien il admirait l'Association des Anciens Combattants d'Alexandrie, il déclara que celle-ci était bien le porte-drapeau de la Colonie. Il ajouta « l'Union de tous les Anciens Combattants a créé une ambiance de franche camaraderie de régiment où tous les combattants des deux guerres aiment à se retrouver dans ce beau local pour échanger leurs souvenirs ».

Pour terminer, il dit qu'il sera particulièrement heureux d'accueillir à Paris, 14, Rue Bergère, tous les camarades qui voudront bien, à l'occasion, lui faire le plaisir d'aller le voir.

Enfin, levant son verre, il trinqua avec tous les camarades qui lui souhaitèrent bon voyage.

P. LHENRY.

*
**

Avant son départ pour la France, M. P. Marais a remis à notre trésorier la somme de P.T. 500 à verser au crédit du PÉRISCOPE. Nous le remercions sincèrement de ce généreux don en faveur de notre Revue qui tout en traversant actuellement de durs moments, poursuit vaillamment son chemin.

Cosas de Espana....

On vient de livrer à la publicité une stupéfiante lettre envoyée en octobre 1944 par le général Franco à Winston Churchill, par le canal de Sa Grâce le duc d'Albe, — héritier de celui qui, au XVI^e siècle, Gauleiter des Pays-Bas, a si bien tracé la voie aux Seys-Inquart, Wagner et autres Heydrich.

Je dis : stupéfiante, et elle l'est à plus d'un titre, sa lettre, — mais sans doute principalement à cause du ton que prend notre auteur pour s'adresser à Churchill, le ton assuré d'un homme qui parle à un égal, à un camarade (*horresco referens !* j'oubliais combien il déteste les Russes et tout ce qui fait penser à eux...), à un compère. Ce qui n'empêche pas la bassesse, lorsqu'il croit que c'est utile, que cela peut aider à faire « mordre » — comme ce rappel des services militaires de Churchill — d'un Churchill âgé de 20 ans — au moment de la guerre hispano-américaine.

Le texte même de la lettre est effarant ; nous commençons à avoir l'habitude de voir évoluer sur la scène du monde des mégalomanes, des paranoïaques — mais celui-ci, s'agitant, se soufflant, se gonflant comme la grenouille de la fable, pour essayer de se faire aussi gros que le John Bull, nous laisserait désarmés à force de rire si nous ne nous souvenions pas de ses alliances et de ses collusions, si nous ne pensions pas à ses prisons et ses camps de concentration, de Gerone à Miranda de Ebro, où tant de nos compatriotes ont eu le loisir d'apprécier à leur juste et franche valeur les sentiments très « bloc occidental » du maître provisoire de l'Espagne.

Il fut une époque où les Madrilènes, pour marquer la différence de texture entre le dictateur italien, alors puissant, et l'apprenti-dictateur espagnol (non, il ne s'agit pas de Franco, nous parlons de choses plus anciennes...) avaient donné au général Primo de Rivera le surnom de Percalini ; si les Madrilènes ont toujours de l'esprit — il n'y a aucune raison d'en douter — je gage que Franco est connu sous le sobriquet de Cutillo.

Le général ne perd pas son temps pour exposer où il veut en venir ; dès le début de sa lettre, il écrit : « La sérieuse situation de l'Europe et le rôle que l'Espagne (*d'abord, bien sûr !*) et l'Angleterre seront appelées à jouer dans l'ordre futur de l'Europe occidentale..... »

Un peu plus loin : « ... Les événements qui se déroulent en Italie libérée (*l'Espagne, hélas ! n'est pas libérée, elle*) ainsi que la sérieuse situation qui se développe en France..... » C'est le premier parallèle de ce genre ; il y en a d'autres par la suite.

Quelques lignes plus loin, la pensée se précise : « Après la terrible épreuve que l'Europe a traversée, les pays qui se sont montrés forts et virils parmi les nations grandes de par la population et les ressources, ce sont l'Angleterre,

(*tenez-vous bien pour la suite*) l'Espagne et l'Allemagne. Mais une fois que l'Allemagne sera détruite, il ne restera à l'Angleterre qu'un seul pays en Europe vers lequel elle puisse tourner ses yeux : l'Espagne » Ceci, je le jure, est copié textuellement sur la dépêche Reuter qui nous révèle cette lettre.

Je n'ai pas l'intention de reproduire ici, ligne par ligne, le texte intégral de cette missive ; il y a cependant des perles qu'il faut isoler et préserver. Celle-ci, par exemple : « L'Espagne n'a pas de basses ambitions : elle aime la paix et sait comment la préserver. » C'est signé Franco et on connaît sa manière de préserver la paix : une petite guerre civile de deux ou trois ans.

Après avoir parlé des « mauvais Espagnols », ce qui, tout le monde le comprend sans effort, veut dire : « les Espagnols qui ne pensent pas comme moi, Franco », notre homme écrit tranquillement : « Tous les Espagnols sont d'accord dans leurs opinions à propos de leurs affaires étrangères, et l'histoire montre qu'il n'est pas difficile de gagner l'amitié et le cœur de l'Espagne. » C'est la vérité même, et Hitler et Mussolini pourraient en témoigner s'ils étaient encore de ce monde.

Nous revenons ensuite à un thème déjà utilisé : « La défaite de la France et de l'Italie et leur décomposition intérieure..... » Si ça venait de quelqu'un, nous pourrions nous indigner ; venant d'où ça vient, il suffit sans doute de hausser les épaules.

Avant d'abandonner le triste quasi-Sire à son destin, notons qu'il a, avec un succès inégal d'ailleurs, essayé de soigner la forme de sa lettre, de manière à ne pas laisser l'impression qu'elle vient d'une culotte de peau sans éducation et sans culture ; pour bien montrer qu'il a non seulement des lettres, mais que les termes (*sinon les idées elles-mêmes...*) de la philosophie ou de la psychologie lui sont familiers, il trouve le moyen de fourrer au moins trois fois le mot « concept » dans son poulet ; ça fait bien.

Ce qui fait beaucoup moins bien, c'est une phrase désarmante comme celle-ci : « La part importante que ces organismes (*espagnols*) ci-haut mentionnés ont eu à jouer pour les découvrir et les poursuivre (*les activités clandestines dirigées par des agents étrangers*) ont (*sic*) attiré sur eux la haine, — ou du moins une certaine antipathie..... »

C'est proprement ce que les Anglais, à qui cette épître est adressée, appellent un anti-climax.....

*

**

Inutile de dire que cette mise en scène et ces rodomontades n'ont eu aucun succès auprès de Churchill et de son Cabinet ; la réponse est couchée en langage diplomatique, comme il se doit ; mais si Franco est un peu psychologue, il n'aura pas besoin d'un interprète pour comprendre ce qu'il y a derrière ces phrases obligatoirement courtoises.

R. BYLTIAUW.

Le Livre d'Or du Journal " La Réforme "

Le 5 Octobre 1895 naissait à Alexandrie le Journal « *La Réforme* ». Il vient donc d'atteindre ses 50 ans. D'abord hebdomadaire, paraissant le samedi, il devenait quotidien quelques mois après, soit au début de Mars 1896. Aussi est-ce avec fierté, avec orgueil même, et à juste raison, que sa Rédaction a pensé qu'elle se devait de fêter ce demi-siècle d'existence en éditant un Livre d'Or.

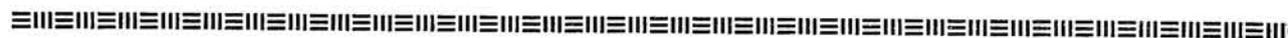
En feuilletant les pages de ce beau volume de plus de 400 pages, les Alexandrins revivront avec plaisir les événements de ces cinquante dernières années.

Fondée par Raoul Canivét que beaucoup d'entre nous ont connu, *La Réforme* a vécu de beaux jours sous sa direction et a continué sa marche ascendante à la mort de son fondateur avec André Chevalier, Achille Sekaly Bey et aujourd'hui avec Victor Adm comme Rédacteurs en Chef.

Ce Livre d'Or est une véritable encyclopédie où sont relatés tous les événements de la vie alexandrine et égyptienne : politiques égyptienne et étrangère comme bien l'on pense, évolution de l'Égypte, vie internationale, industries égyptiennes, théâtre avec le « Zizinia » d'illustre mémoire où jouèrent La Duse, Sarah Bernhard, Coquelin, etc., et l'Alhambra actuel, journalisme, cinémas, musique, poésie, archéologie, administrations municipale et gouvernementales, commerce, aviation, personnalités disparues, tribunaux (*La Réforme* n'a-t-elle pas été baptisée sous l'égide des Tribunaux Mixtes), alentours d'Alexandrie, histoire de l'Égypte durant les deux guerres, etc., rien n'a été oublié, tout y reparait aux yeux du lecteur, heureux de revivre ainsi ces années du passé.

C'est une belle publication que chacun consultera avec fruit ou plutôt avec plaisir.

Aussi nous ne pouvons qu'admirer l'équipe qui a conçu le plan de ce Livre d'Or, l'a mis en exécution et dont les membres, avec certes beaucoup trop, de modestie, veulent rester anonymes. Qu'ils reçoivent ici nos plus vives et chaleureuses félicitations.



Bien que le plus grand soin soit apporté à l'envoi du Bulletin, il arrive, trop souvent, hélas ! que des camarades ne le reçoivent pas régulièrement, soit par suite d'adresse incomplète, soit par suite d'adresse erronée. C'est pourquoi le Secrétaire prie instamment tous les camarades victimes de ces erreurs, de vouloir bien les lui signaler afin qu'il puisse y remédier et de lui notifier, au plus tôt, tout changement survenu dans leurs adresses. Il tient, en effet, à ce que chacun reçoive le Bulletin lorsqu'il paraît et il demande l'indulgence de chacun lorsque, bien involontairement, pareille irrégularité se produit.

Projection Cinématographique

« Le Consulat Général de France à Alexandrie a l'honneur de faire connaître au public qu'une séance cinématographique aura lieu dimanche 16 Septembre à 11 heures au Cinéma « ROYAL » pour la présentation de trois documentaires des Actualités Françaises : Institut Pasteur, Camps de la Mort, Nouveaux Départs.

Toutes les personnes désireuses d'assister à cette séance (notamment médecins, infirmières, colonie française) sont cordialement invitées ».

Tel est l'avis paru dans la presse nous conviant à assister à cette projection cinématographique bien française en tous points. Aussi remercions tout d'abord, le Consulat Général de France d'avoir bien voulu organiser cette séance cinématographique et le Cinéma Royal d'avoir bien voulu mettre sa splendide salle à la disposition des organisateurs. Quant aux films dont la projection dura une bonne heure, seuls ceux qui y ont assisté, et ils furent nombreux puisque la salle du Royal qui est une des plus grandes d'Alexandrie, était à peu près comble, peuvent en parler en connaissance de cause.

Ce fut en premier lieu l' « Institut Pasteur », à qui des centaines de milliers d'êtres humains doivent la vie, car la découverte de Pasteur ne se limita pas à la découverte du traitement prophylactique de la rage. Après avoir prouvé que la génération spontanée ne pouvait exister, il démontre qu'un bouillon ne cultivait que si un germe de l'air y avait pénétré et que ce bouillon ne pouvait être préservé que par *la pasteurisation*. Le spectateur assiste alors à toutes les recherches et découvertes des modes de transformation des vins, des vinaigres, des bières. Puis on aborde la préparation intense des vaccins après avoir étudié les maladies contagieuses : le charbon, le choléra des poules, le rouget des porcs, la diphtérie pour aboutir avec la collaboration de Roux et Chamberland à isoler le virus de la rage.

En un mot, l'œuvre de Pasteur est immense et Pasteur peut à juste titre être considéré comme un des plus grands bienfaiteurs de l'humanité.

* * *

Si ce premier film nous montre l'œuvre d'un bienfaiteur de l'humanité, un Français, le deuxième film par un terrible contraste va nous mettre sous les yeux des scènes d'horreur que nul être dit « humain » ne peut même envisager et dont seul un boche peut être l'auteur. Devant les yeux humectés de larmes, je ne voudrais pas dire horrifiés, du spectateur, défilent tous ces « Camps de la Mort » dont nous avons appris hélas ! les tristes noms : Belsen, Dachau, Buchenwald, Auschwitz et ce Camp du Repos qui était en réalité le Camp du repos éternel pour ceux qui y entraient et tant d'autres dont les noms m'échappent. Ah ! Français qui aimez votre pays, Français qui voulez voir votre France grande et prospère, Français qui voulez voir régner sur votre sol natal la paix et le bonheur, que l'œuvre du boche immonde dans ces camps de la mort ne s'efface jamais de votre mémoire. Ayez toujours présents devant vous ces milliers d'hommes, de femmes, d'enfants que ces bourreaux utilisèrent, tels des cobayes, pour leurs expériences, ces hommes, ces femmes, ces enfants qui souffrirent les pires tourments sous le scalpel de soi-disant

docteurs et furent soumis aux horreurs de la vivisection. Ayez toujours présents devant les yeux ces monceaux de cadavres décharnés, ces fosses immenses où sont jetés pêle-mêle, ces victimes qui parfois agonisent encore, ces chambres à gaz où des milliers d'êtres ont été tués parce qu'affaiblis, faute de nourriture, ils ne pouvaient plus travailler pour ce boche infâme, ces fours crématoires où, nuit et jour, d'ignobles individus incinéraient les corps de leurs victimes, les corps de ces martyrs qui refusaient d'accepter l' « Ordre Nouveau ». Français, souvenez-vous. Apprenez à vos enfants, à vos petits-enfants et que l'on s'en souvienne de génération en génération, ce qu'est l'âme boche. Oh ! je ne veux pas mettre de la haine dans le cœur humain, mais il faut que nous, Français, en connaissant l'histoire de ce peuple descendu au plus bas de l'échelle humaine, plus bas que la bête la plus féroce de nos forêts africaines, soyons sur nos gardes, afin de pouvoir empêcher à jamais le retour de telles scènes de sadisme et de aauvagerie.

*

**

Mais les organisateurs de cette projection cinématographique n'ont pas voulu nous laisser sous cette horrible impression des « Camps de la mort » et nous voyons alors défiler sur l'écran les « Départs Nouveaux » Oh ! que ces vues sont réconfortantes ! La France abattue, ruinée, vidée de tout ce qui pouvait avoir une valeur quelconque aux yeux du boche, repart presque de zéro. Et par un travail intense on remonte avec rapidité le courant. Rien n'arrête cette volonté tenace de reconstruction. Des milliers de locomotives à vapeur, à mazout ou électriques ont été détruites et pour réorganiser les transports il faut du matériel ferroraire : eh bien ! de trois locomotives inutilisables, on en referra une parfaite en tous points et on remettra en état les voies ferrée. Des milliers de ponts ont sauté, on les répare soit provisoirement, soit définitivement et les relations entre deux régions de la France, entre deux villes, entre deux parties d'une ville, tel a été le cas pour Lyon, sont rétablies et le ravitaillement s'en trouve amélioré. Notre belle flotte de guerre s'est sabordée dans le port de Toulon, nos superbes unités reposent au fond de l'eau, on les renfloue.

Tout renaît peu à peu, tout revient à la vie plus vite que nous ne le pensions, plus vite que nous osions l'espérer. N'oublions pas ! Dans notre France il y a des énergies insoupçonnées. Il suffit de savoir les découvrir et de savoir les mettre en mouvement.

Et pour terminer cette séance sur une note agréable, c'est une exhibition des nouvelles modes de Paris, ces modes dont seul Paris a le secret, ces modes que chacun copie, mais n'arrive jamais à égaler et dont Paris est resté malgré l'occupation boche et restera toujours le centre où le monde entier viendra converger.

Et en mettant un point final à ce modeste compte-rendu, on me permettra de formuler un vœu : Voir et revoir souvent de semblables séances. C'est une des meilleures propagandes qui peut être faite pour notre France en pays étranger, car on voit. Et je ne doute pas d'être pleinement approuvé par le Consulat Général de France à qui ce vœu s'adresse et à qui nous disons tous par avance : Merci.

A. SCURMANN.

Nouvelles de France

Il est regrettable que certains Français semblent se complaire à minimiser les résultats obtenus en France en ce qui concerne le relèvement du pays. A les entendre parler, la vie, dans la métropole, est impossible ; on ne trouve rien à manger, les gens vont pieds nus et bientôt ils n'auront absolument rien à se mettre sur le dos. Peu s'en faut qu'ils en viennent à vanter ouvertement l'occupation boche. Pour « clore un peu le bec » à ces « Français de nom », je suis heureux de pouvoir reproduire les extraits de deux lettres qui m'ont été remis spontanément par leurs destinataires, le premier, notre camarade Alfred Thomas, le deuxième, une Française dont je respecterai l'anonymat, selon son désir.

A. SCURMANN.

I

Voilà 20 jours que je suis en permission à Paris. Encore dix jours et je devrai rejoindre le Nème Dépôt des Equipages de la Flotte à Toulon. Quand je me trouvais, il y a encore quelque temps, à Beyrouth, de nombreux copains qui revenaient de la Métropole me déconseillaient d'y aller, alléguant les nombreuses difficultés de l'heure présente : ravitaillement excessivement difficile, etc..... Eh bien ! rien ne m'a rebuté. Je voulais enfin voir la France, cette France que j'ai appris à aimer, à vénérer et pour laquelle je me suis engagé dans la Marine dans le seul but de la voir recouvrer sa grandeur et sa magnificence. Dès que je foulai le sol français, je compris encore mieux le sens de cette phrase : « France ! sans toi le monde serait seul ». Je me mêlai aux foules et je constatai que ce grand peuple était plus que jamais celui de 1789, le Peuple de la Liberté, le Peuple Chevalier.

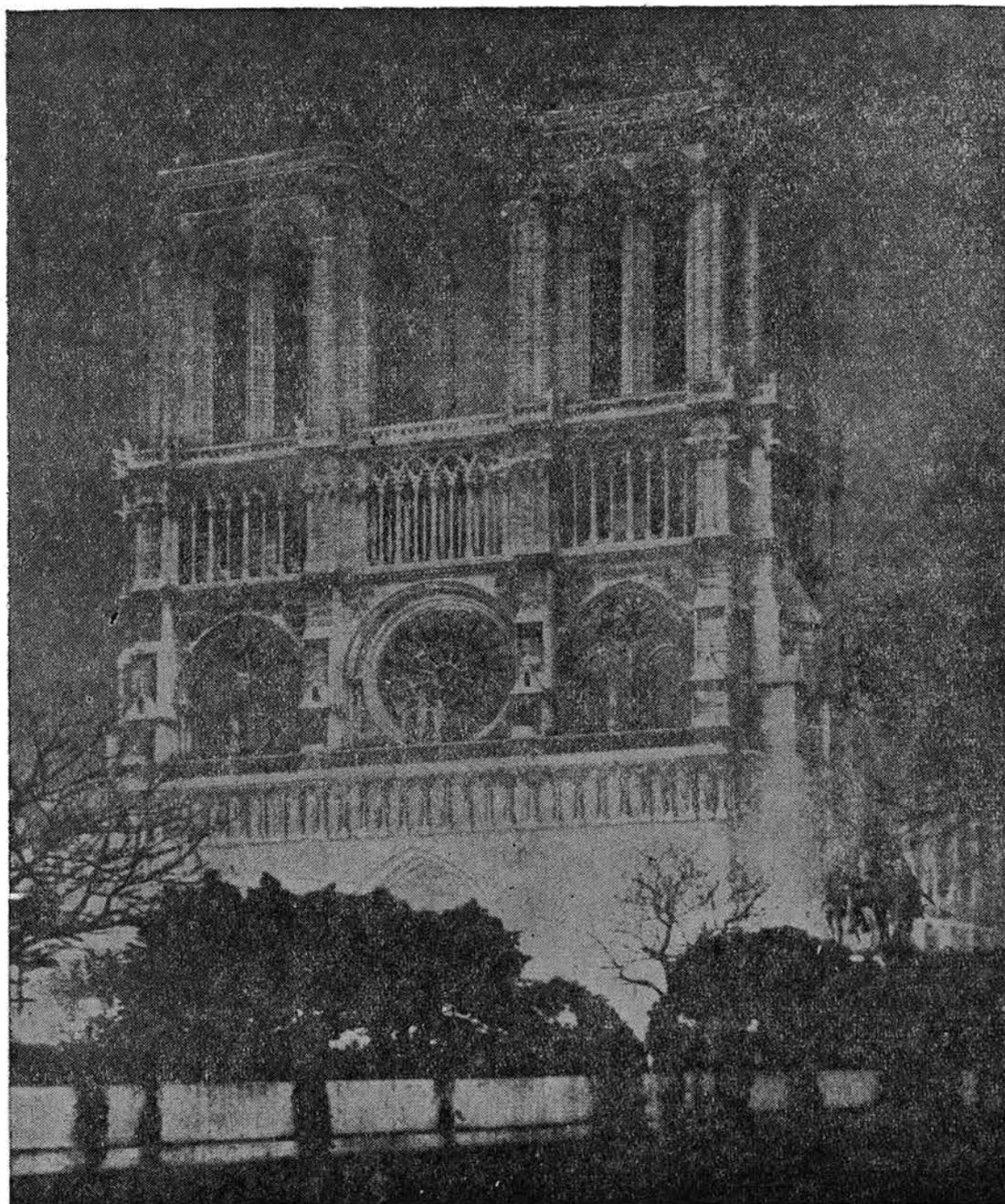
A Paris où je passe ma permission je me crois vivre un conte de fées. Je vais presque tous les soirs au Théâtre, j'ai visité beaucoup de Musées et presque tous les monuments de la ville. Je me suis balladé au Quartier Latin qui est une petite (oh ! pardon) je veux dire une grande merveille, la Cité Universitaire ! Montmartre ! Montparnasse ! les Champs Elysées ! l'Arc de Triomphe ! Que de grandes et belles choses dans ce Paris !

Devant être démobilisé dans 1 ou 2 mois je compte m'installer à Paris.....

II

..... Non, ne craignez rien, la France est toujours la France, nous devons l'aimer et la respecter, car c'est notre pays et le plus beau entre les plus beaux. Certes, ces quatre années d'occupation ont été lourdes, très lourdes et nous avons souffert. Certains Français ont été indignes et au-dessous de tout, mais ce n'est pas la généralité. D'autres se sont laissés bernier par une radio et une propagande formidables, mais beaucoup se sont ressaisis et ont compris qu'ils faisaient fausse route... Nous en reparlerons de tout ça un jour... Mais dites-vous bien que nous devons

tous continuer à être fiers d'être Français, car les bons doivent couvrir les mauvais. Actuellement, nous vivons dans une époque encore un peu trouble, mais nous avons à notre tête un homme qui saura nous faire respecter.



Paris Ville Lumière.

Photo France-Orient.

Pour ma part, sans être une exaltée, je suis heureuse d'être française. C'est tout te dire. Tâchez de faire l'impossible pour venir en France l'année prochaine et vous pourrez juger par vous-même.

Voilà de vrais Français.

LE TÉLÉPHONE

Nouvelle de J. COMERFORD, Traduite par C. A.

(Extrait de la Revue « Vaincre »).

Quand Nikolay trouva le cadavre de l'homme étendu au pied de l'arbre, il le regarda avec surprise. Il ne se rappelait pas l'avoir vu là lorsqu'il y était passé un moment plus tôt. Il passa la main dans sa barbe et réfléchit. Puis machinalement, il leva la tête, et c'est ainsi qu'il vit. Tout en haut de l'arbre, il y avait quelque chose qui brillait.

Nikolay était un vieil homme. C'est pourquoi il était encore là. Il n'y avait plus que des vieillards, maintenant, dans le village en ruines. Il n'y avait pas du tout de jeunes, et cela donnait au village un air étrange.

Oui, Nikolay était un vieil homme aux doigts noueux, mais il était encore plein de force, comme les hommes qui ont toujours travaillé aux champs. Il monta dans le sapin, s'accrocha à une grosse branche, puis s'assit dessus avec un grognement et s'encourageant lui-même de « Heh-ya ! » il continua à se hisser de branche en branche jusqu'à l'endroit où brillait la chose. Il s'assit tout près et regarda, les lèvres en dehors comme s'il faisait la moue, mais il ne toucha pas. Il avait appris depuis quelque temps à ne jamais rien toucher d'inconnu.

Soudain, la chose se mit à parler, et Nikolay fut stupéfait. Une voix sortait de la chose, nette et lointaine à la fois, et Nikolay regarda, ses sourcils touchant presque son vieux bonnet de fourrure. Mais, au bout d'un instant, il sut ce que c'était. C'était la Russie moderne, et même s'il n'avait jamais vu un téléphone, il n'était pas ignorant au point de n'en avoir jamais entendu parler. Oui, bien sûr, c'était un téléphone. Il pouvait voir les fils courir à travers le feuillage. Il se pencha et mit son oreille tout contre l'écouteur, relevant même la patte de son bonnet pour mieux entendre.

Une voix appela :

— Hello, hello ! M'entendez-vous ? Êtes-vous là ?

Nikolay sourit. C'était vraiment merveilleux. Clair et compréhensible ! Il se pencha encore plus près. L'instrument vibra :

— Hello, hello ! Êtes-vous là ?

Il y eut un instant de silence. Puis la voix remarqua :

— Je crains qu'il n'y ait quelque chose qui n'aille pas. Il ne peut pas m'entendre.

Nikolay fut suffoqué. Quelle absurdité ! Avoir un téléphone et ne pas pouvoir entendre... c'était ridicule. Ce devait être un homme bien ignorant, vraiment, qui parlait. Il cria :

— Vous, idiot, bien sûr que je peux entendre.

Il y eut un nouveau silence. Puis la voix demanda :

— C'est vous Léo ?

— Léo ? Non, évidemment non. C'est Nikolay.

Nikolay regarda le téléphone avec tristesse. Il se sentait désappointé. La voix reprit :

— Qui êtes-vous ?

Nikolay répondit fièrement :

— C'est moi..... Nikolay Ivanovitch.

La voix hésitait :

— Etes-vous..... êtes-vous militaire ?

Nikolay éclata de rire et frappa la branche avec sa main.

— Moi, un soldat ! Oh, c'est épatant ! Moi, un soldat ! Non, abruti, je suis fermier et je vais avoir 70 ans. Maintenant dites-moi qui vous êtes ? D'où parlez-vous ? Moscou ? Stalingrad ?

Il s'arrêta et réfléchit.

Londres ? New-York ?

Il y eut un long moment de silence, cette fois-ci. Puis le téléphone dit :

— Ecoutez, Nikolay Ivanovitch. Regardez bien autour de vous, d'où vous êtes. Regardez et répondez clairement. Voyez-vous des Allemands d'où vous êtes ? Regardez et dites-le-nous.

Nikolay rit de nouveau.

— Je n'ai pas besoin de regarder, camarade ; je sais. Ils sont juste au bord de la rivière, près de l'église. Je les ai vus là avec leurs tanks et leurs camions. Ils sont arrivés la nuit dernière.

— Ecoutez, reprit la voix. Nous allons tirer sur les Allemands maintenant.

— Oui, c'est une bonne idée. J'espère que vous les tuerez. J'espère que vous les tuerez tous. C'est une très bonne idée, monsieur.

Le vieux Nikolay opinait de la tête et sa barbe suivait le mouvement, comme si elle brossait le devant de son vieux manteau.

— Et maintenant, dit la voix, je désire que vous me disiez où tombent les obus. Vous devez les voir d'où vous êtes ; ce que nous ne pouvons pas.

— Non, monsieur.

— Quoi ?

— Non, dit Nikolay, je ne crois pas que je pourrais faire cela.

Il y eut un silence de quelques secondes.

— Pourquoi ne pouvez-vous pas le faire ?

— Parce que j'emmène toujours ma femme dans la forêt avant que commencent les bombardements. J'ai une hutte au fond de la forêt. Il faut que j'aille chercher Mashenka — c'est ma femme — pour la conduire à la hutte jusqu'à la fin du bombardement. Au revoir maintenant. J'espère que vous tuerez beaucoup d'Allemands. Je reviendrai tout à l'heure, et nous parlerons encore. Oui ?

— Arrêtez !

La voix s'exclama, faisant vibrer le téléphone.

— Etes-vous là ?
— Oui. Qu'y a-t-il ? Dépêchez-vous, s'il vous plaît, avant que cela commence.
— Ecoutez, Nikolay. Je désire que vous restiez où vous êtes.
— Mais.....
— Mais rien. Vous allez rester où vous êtes. Comprenez-vous ? Ceci est un ordre.
— Mais, monsieur, je suis un vieil homme, je ne suis pas un soldat.
— Nikolay Ivanovitch, nous sommes tous soldats quand notre pays nous appelle. N'est-ce pas ?
— Oui, vraiment, c'est bien ça.
Bon. Alors restez où vous êtes et dites-moi où tomberont les obus. C'est clair ? Est-ce que vous voyez les Allemands ?
— Oui, oh oui !
— Très bien.
— Mais attendez !
Il se pencha sur le téléphone et cria d'une voix aiguë :
— Attendez. Ma femme est à la maison.
Le téléphone murmura. Il ne put comprendre ce qu'il disait. Il cria :
— Etes-vous là ? Etes-vous là ?
La voix reprit :
— Combien sont-ils dans les maisons ? Nous avons compris qu'il n'y avait personne.
— Non, dit Nikolay. Il n'y a personne d'autre. Ils sont tous partis dans la forêt avec tout ce qu'ils avaient, quand les Allemands sont arrivés. Mais nous — ma femme et moi — nous n'avions plus rien à perdre, aussi nous sommes restés. Elle est à la maison maintenant.
Le téléphone murmura quelque chose.
Nikolay dit :
— Quoi ?
— Le colonel dit qu'il nous faut tirer. Nous regrettons beaucoup, mais il le faut.
— Mais, ma femme ! Sainte Vierge, ma femme !
Le téléphone écouta. Puis reprit :
— Camarade, nous devons tirer. L'ennemi doit être exterminé. Il n'y a rien qui puisse être aussi important. N'est-ce pas ?
Nikolay regarda le téléphone. De ses yeux tombèrent deux grosses larmes qui commencèrent à rouler le long de ses vieilles joues ridées. Il regardait le téléphone comme un chien regarde le bâton dans la main de son maître. Ses lèvres remuaient, sans qu'il prononçât un mot, laissant voir ses gencives édentées. Il dodelinait de la tête.
— Oui, dit-il. Il s'essuya le nez du revers de sa main, comme un enfant.
Oui, dit-il, et il regarda encore le téléphone.

Il y eut un silence. Nikolay se cala sur sa branche, et regarda par-delà le bois et en bas de la colline, vers le village. Il n'y avait qu'une seule rue au village. Elle descendait le long de la colline vers la vallée, puis remontait la pente d'en face et disparaissait, sans raison. Sur trois maisons, deux étaient en ruines maintenant, leurs quatre murs s'élevaient à quelques pieds au-dessus du sol et entouraient des piles de débris, de bois brisés et de ferraille. Le village avait changé de mains deux fois déjà, et chaque fois il y avait eu un peu plus de ruines et de désolation.

**

Tout au bout du village, il y avait l'église. Juste derrière, sur le versant opposé, se trouvaient les Allemands ; leurs tanks et leurs camions faisaient des taches sombres sur la blancheur de la neige. Ils étaient peints et camouflés, mais rien ne pourra jamais être aussi blanc que la neige. Rien de ce que font les hommes. Nikolay pouvait les voir tout à son aise du haut de son arbre, sur la colline. Et tout près d'eux, à l'ombre de l'église, il y avait la maison de Nikolay.

Le téléphone dit :

— Maintenant, nous allons tirer. Regardez bien.

Il se cramponna à la branche, et entendit le sifflement de l'obus qui lui était devenu familier, passer au-dessus des arbres. A gauche de la rue du village, près de la rivière, un grand panache de neige jaillit du sol et monta vers le ciel pâle, trois fois plus haut qu'un arbre, magnifique. Puis il retomba lentement et fut souillé par des touches de terre noire et de fumée brun-jaunâtre. Un soupir lui échappa.

Le téléphone lui demanda :

— Où était-ce ?

Il répondit :

— C'était près du moulin.

— Mais non ! Était-ce sur la droite ou sur la gauche des Allemands ?

— Oh ! sur la gauche. Un peu sur la gauche.

De nouveau le sifflement passa au-dessus de lui, et de nouveau la neige monta haut dans le ciel, toute scintillante.

— Était-ce à gauche maintenant ?

— Non, sur la droite. Un peu sur la droite.

Nikolay ne regarda pas cette fois-ci. Il ferma les yeux, tout droit sur sa branche comme un homme à cheval. Mashenka était vieille maintenant, et sans lui pour lui tenir le bras, elle ne quitterait pas la maison, mais y resterait, espérant qu'il reviendrait et que les obus tomberaient plus loin. Mais c'était impossible ! La maison était juste dans la ligne de tir. Il ne pouvait la voir, car elle était cachée par une haie de peupliers que son grand-père avait plantés là..... mais, bon saint Pierre !..... elle était juste sur la ligne où se trouvaient les Allemands, et où les tanks et les camions étaient rangés, et où les obus allaient tomber.

C'était une telle folle, cette Mashenka. Elle l'avait toujours été. Même quand il la courtisait au début. Il le savait et c'est pourquoi il l'aimait. Elle était si fragile.

avec une petite figure pâle. Elle n'avait pas de couleur, et n'en avait jamais eu. Sa peau était couleur d'ivoire, et si mince qu'on voyait les veines au travers, sur ses tempes. Ses cheveux aussi étaient pâles et blonds, bien tirés sur sa tête et noués derrière en un chignon si lourd que son cou avait l'air trop fragile pour le supporter. Seuls ses yeux étaient vivants, larges et brillants, bleu-gris et luisants comme des pierres polies.

« Petite folle, gentille Mashenka ! Es-tu dans la maison maintenant ? Sors vite, Mashenka, et cours. Cours vite, Mashenka ! »

Nikolay, le vieux Nikolay, était toujours assis sur la branche, et il sentait son estomac se glacer. Il était un bien vieil homme maintenant pour monter dans les arbres et voir des choses aussi terribles. Il se sentit faible, et se cramponna des deux mains.

— Et maintenant ?

Il regarda bien vite, et vit la neige retomber, et s'effondrer les charpentes des premières maisons en ruines de la rue. Il dit :

— C'était bien.

— Trop loin ?

— Non, pas tout à fait assez loin. Tirez un peu plus loin.

— Combien à peu près ? Une demi-verste, disons ?

— Oui, à peu près cela. Vous êtes près..... près de ma maison.

— Bon. Votre femme est donc encore sauvée.

— Oui, dit Nikolay, et il ferma les yeux. « Cours, Mashenka, priez-il en lui-même, Mashenka, cours ».

Il entendit venir l'obus, mais il ne regarda pas. Il s'appuya au tronc de l'arbre et y posa sa joue, comme sur un oreiller. Les obus sifflaient au-dessus de sa tête, et il sentait les arbres se courber et se pencher à leur passage. Les explosions tonnaient dans la vallée, et le visage contre l'arbre, il pensait à sa vieille femme toute seule à la maison. Elle était sans doute assise là dans le vieux fauteuil bancal, attendant son retour. Elle était assise patiemment, un peu effrayée, et l'attendait. Elle était si capricieuse, et elle aimait à rester là avec toutes ses vieilles choses, et il fallait l'arracher presque de force pour l'emmener dans la forêt. Elle voulait toujours rester avec ses vieux meubles, le fauteuil si souvent raccommodé, la vieille commode dont les tiroirs n'avaient plus de poignées, le berceau inutile. Les obus sifflaient au-dessus de sa tête, l'un après l'autre, et la terre vibrait et tremblait, et Nikolay gardait les yeux fermés. Il ne voulait pas les ouvrir. Il voyait les sculptures naïves du berceau qu'il avait fait lui-même.

Puis tout à coup, le bruit cessa. Il regarda.

— Etes-vous là ? demanda le téléphone dans le silence environnant.

Nikolay s'assit, tout tremblant.

— Oui, je suis là.

— Comment cela a-t-il marché ?

Nikolay regarda.

— Il y a un grand feu là où étaient les camions, un très grand feu et beaucoup de fumée.

— Bon. Votre maison a été touchée ?

— Je ne la vois pas d'ici.

— Oh ! Bon, nous allons cesser le tir maintenant. Vous nous avez été d'une très grande utilité, camarade.

— Oui, monsieur. Merci, camarade.

Nikolay salua le téléphone de la tête.

Il resta à le regarder pendant un moment, mais le téléphone ne disait plus rien. Il commença à descendre lentement de l'arbre. Il était très fatigué et ses jambes tremblaient si fort qu'il pouvait à peine se tenir debout.

Au pied de l'arbre, le soldat aux cheveux roux était étendu, regardant vers les branches de ses yeux grands ouverts et immobiles. Nikolay le dépassa et descendit la colline. Oh ! qu'il se sentait vieux ! La tête lui tournait et il faisait des faux pas. Derrière l'église, une grande colonne de fumée noire et huileuse s'élevait de plus en plus haut, et finit enfin par se perdre dans les nuages. A sa base, de longs traits de flamme sautaient et vacillaient. Mais Nikolay n'y fit pas même attention. Sa maison était encore là et, penchée à la fenêtre, sa femme l'attendait.

=====

Le Drapeau Français flotte de nouveau sur les Mers

Enfin ! après cinq ans d'absence, après des mois d'attente, nous revoyons avec plaisir, avec fierté, notre tricolore flotter à nouveau dans notre port, non pas sur des navires de guerre, mais sur des bateaux marchands.

Dans cette deuxième quinzaine de ce mois de Septembre nous avons vu arriver et repartir le « Ville d'Oran », « le Ville d'Amiens », tous deux appartenant à la Cie des Messageries Maritimes. Le « Ville de Strasbourg » appartenant à la même Compagnie a transité le Canal en route pour l'Indochine.

Ces unités sont, certes, encore sous la direction du « Pool », mais ce n'est plus que pour un temps limité et dans trois ou quatre mois au plus, les Messageries Maritimes en redeviendront pleinement maîtresse et pourront les utiliser au mieux des intérêts français.

Par le « Ville d'Oran » et le « Ville d'Amiens » plusieurs de nos compatriotes sont rentrés de France et plusieurs autres nous ont quittés pour se rendre dans la métropole. Sous le signe du tricolore nous souhaitons aux uns une bonne arrivée et aux autres bon et heureux voyage en attendant, avec patience, notre tour de pouvoir aller fouler à nouveau le sol sacré de la patrie.

Choses de Sardaigne.

La Fête des Arbres

En Sardaigne, au temps lointain où les poulets et les perdreaux coûtaient huit sous la pièce, où la dame-jeanne de vin supérieur (14 lit.) coûtait 2 frs. 50, et où on engraisait les cochons avec des pêches ; au temps où la radio, le cinéma et la bombe atomique étaient inconnus, j'habitais Lanusei, petite S/Préfecture de la Province de Cagliari, perchée à 600 m. d'altitude sur les contreforts du Genneargentu. Je prenais mes repas à l'unique « trattoria » potable de l'endroit, « La Bella Napoli », en compagnie des fonctionnaires sans famille : Capitaine et lieutenant des Carabiniers Royaux, Agent des impôts, secrétaires de S/Préfecture, Procureur du Roi, etc... Pour 60 lire par mois on nous donnait deux copieux repas par jour, vin à volonté et café compris. Heureux temps ! Oui, mais les distractions étaient nulles dans ce gros patelin ; aussi étions-nous heureux de nous retrouver là, à l'heure des repas, pour bavarder et échanger quelques idées, et surtout d'y voir de temps en temps de nouvelles figures.

Ce jour-là, c'était le grand Varoli, inspecteur des Eaux et Forêts, piémontais très sympathique, qui avait invité il Signor Pranzetti, gros toscan jovial, charbonnier de son état, et qui, pour agrémenter le repas, avait apporté de la montagne une pyramide de truites cuites à la sarde. La soirée était prometteuse et le bon vin d'Ogliastra allait couler aux frais..... du bon Delella, notre crasseux restaurateur-cuisto.

Après les macaronis sauce tomate traditionnels avalés presque en silence, ce fut le tour des truites dorées. Le Procureur du Roi, Cavaliere Cubeddu, gros propriétaire foncier et gros éleveur de la Province de Sassari, aussi gourmand que ronchonneur, tout en attaquant à belles dents sa troisième truite qu'il tenait, selon l'usage, par la tête et par la queue avec ses doigts, crût bon d'attaquer aussi celui qui les avait offertes :

— Délicieuses et cuites à point, ces truites, Sig. Varoli, mais elles sentent le Flumendosa, (1) je suis sûr que vous descendez du Genneargentu où vous avez livré quelques milliers d'arbres au Sig. Pranzetti pour qu'il les transforme en charbon. Pauvres forêts !..... Vous êtes des assassins !

— Vous avez deviné, Sig. Cavaliere, ces truites viennent en droite ligne du Haut Flumendosa et le Sig. Pranzetti va transformer en charbon, comme vous dites, quelques milliers de chênes-verts que j'ai martelés, ce sont de vieux arbres décrépits, la forêt a besoin d'air ; mais malheureusement vos chèvres transformeront

(1) Fleuve qui prend sa source dans les montagnes du Genneargentu les plus hautes de la Sardaigne.

bientôt les nouvelles pousses en fromage : ce sont elles qui assassinent la forêt et non les charbonniers.

— Mes chèvres ?

— Parfaitement. Les vieux arbres seront coupés à un mètre du sol, afin que des vieilles souches sortent de nouvelles pousses qui devraient reconstituer la forêt si vos chèvres ne les mangeaient pas. Je le répète, ce sont les chèvres qui sont la cause du déboisement de la Sardaigne et non les charbonniers. Et puis, M. le Procureur du Roi, permettez-moi de vous le dire : les Sardes n'aiment pas les arbres. Vos bergers, non contents de laisser manger les nouvelles pousses par les bestiaux dont ils ont la garde, vont jusqu'à mettre le feu aux forêts pour obtenir de l'herbe fraîche. La forêt meurt faute de reproduction ; la forêt est brûlée, mais vous avez du fromage, pour vous, tout est là.

Et, n'allez pas accuser le Gouvernement et son personnel forestier Tenez, il y a deux ans, le Ministère ému, épouvanté même par le déboisement et ses conséquences désastreuses, institua la « Fête des Arbres », eh bien ! après deux ans, la commune de Ierzu est la première qui, enfin, s'est décidée à faire cette Fête !

— En quoi consiste en somme cette Fête des arbres ? demanda le gros capitaine des Carabiniers.

— Le Gouvernement voudrait que tous les ans, dans chaque Commune du Royaume, les enfants des Ecoles plantassent chacun un ou plusieurs arbres dans un terrain inculte ou déboisé. Cette cérémonie serait précédée d'un discours sur les dangers du déboisement et sur les bienfaits des arbres, et suivie d'une Fête champêtre. C'est à mon avis une très bonne initiative qui aurait pour résultat de planter tous les ans plusieurs millions d'arbres et de faire naître, dans les jeunes intelligences, l'amour et le respect de la forêt. Dans un mois je vous convie tous, Messieurs, à Ierzu pour assister à la première Fête des Arbres que l'on fait en Sardaigne. J'ai déjà choisi l'emplacement de la nouvelle plantation. Les enfants planteront des peupliers fournis par la pépinière de Macommer, sur le flanc déboisé du Mont Tisiddu, en amont du village. C'est, comme vous le savez, une montagne de schistes dénudée que surplombe un imposant massif de calcaires jurassiques de plus de 50 mètres de haut comme une gigantesque forteresse. Le site est sauvage et merveilleux ; je vous engage à assister à cette Fête, surtout vous, M. le Procureur du Roi !

Faire 60 km. par des sentiers de chèvres, descendre dans le profond ravin de Tricoli, remonter la montagne puis redescendre par l'escalier du Capucin où plusieurs voyageurs s'étaient cassé le cou, n'était probablement pas du goût du Procureur du Roi ni des autres commenseaux de la table Dellella. Le fait est que, la veille de la Fête, je fus le seul qui monta à cheval pour me rendre à l'invitation de l'Inspecteur des Eaux et Forêts.

Vers huit heures du matin les enfants de Ierzu, au nombre de 200 environ, conduits par les maîtres d'école, grimpèrent sur la montagne en amont du village. Suivaient un grand nombre d'habitants en costume de fête et plusieurs chevaux chargés de provisions, de dames-jeannes de vin d'Ogliastra, de chaudrons pour cuire

les indispensables macaronis etc. ... A environ 500 m. des dernières maisons du village, on fit halte, tandis que les chevaux continuaient à grimper jusqu'aux falaises de calcaires à l'ombre desquelles devait avoir lieu le banquet.

En présence du maire, des conseillers municipaux, du curé et des maîtres d'école ainsi que de l'Inspecteur Varoli et d'un Ingénieur agronome, les enfants formèrent un cercle autour d'un tas de plants de peupliers, le doyen des maîtres d'école présenta à ses écoliers l'ingénieur agronome, venu tout spécialement de la capitale et aussitôt ce dernier leur lut son discours, à mon avis, un peu trop académique pour ces jeunes oreilles. Il débuta par les Druides, passa par l'exemple des Landes, pauvres terrains marécageux et insalubres, devenus prospères, riches et salubres, grâce à des plantations de pins ; parla des sources tarées à cause du déboisement, frappa l'imagination des enfants en leur rappelant l'accident de l'année précédente, quand un rocher détaché par l'érosion du massif de calcaire, dévala sur le flanc de la montagne et ne trouvant pas d'arbres pour l'arrêter, défonça une maison et tua toute une famille. « Enfants ! soyez fiers de votre œuvre, vous allez « participer au reboisement de votre pays, à la reconstitution de la forêt, source de « richesse, de salubrité et de poésie, la forêt qui retient l'eau qui alimente les sour- « ces, qui empêche les terres fécondes de glisser vers la vallée. Soignez les arbres « que vous allez planter, venez les voir grandir dans vos heures de loisir, donnez de « de l'eau à ces jeunes plantes lorsque le soleil est trop brûlant et dans quelques « années, là où il n'y avait que des pierres, il y aura une belle forêt ».

Les enfants crièrent « Viva il Signor ingeniere » tandis que les quelques cuivres du village jouaient l'hymne Royal.

Après ce prélude, les écoliers conscients de leur importance, passèrent devant l'agronome qui leur distribua deux plants à chacun. C'était de jolies tiges de peupliers qu'ils étaient très fiers de porter comme des cierges à la procession.

Dirigés par les maîtres d'école chaque enfant planta ses deux arbres dans les trous déjà creusés à cet effet, puis il allèrent puiser de l'eau à une source voisine pour les arroser tandis que des cultivateurs rejetaient la terre dans les trous.

La première partie de la Fête était terminée, une heure sonnait au vieux clocher du village, le soleil tapait dur sur cette montagne dénudée et les chevreaux qui rôtaient là-haut devant un grand feu de bois, répandaient dans la vallée leur odeur appétissante. Tout le monde grimpa jusqu'aux falaises de calcaires dans le peu d'ombre qu'elles projetaient encore, on s'installa pour le festin, les éboulis servant de tables et de sièges.

Les enfants eurent chacun un plat de macaronis à la sauce tomate, un morceau de chevreau rôti, du pain de semoule, du fromage et des fruits ; les officiels et les invités de marque, eurent un menu plus varié : Olives, jambon de sanglier, saucisses au vinaigre à la broche, comme hors-d'œuvre, puis, macaronis, naturellement, chevreau rôti, truites froides sur un lit de myrte, poulet bouilli, omelette aux petits pois, fruits et fromage du pays, le tout arrosé abondamment de vin d'Ogliastra.

On causa d'arbres et de forêts. Monsieur le Maire très fier d'avoir été le premier en Sardaigne à avoir fait la Fête des Arbres, rêvait certainement d'être fait « Cavaliere » et faisait des courbettes à l'agronome, lui offrant les meilleurs morceaux, remplissant son verre en le faisant copieusement déborder, comme il se doit, lorsqu'on connaît les belles manières. On voyait déjà toute la montagne couverte de peupliers, on calculait les rentes que cela rapporterait à la commune. Pendant ce temps, les enfants repus et reposés, rendus à la liberté, jouaient bruyamment aux alentours, la falaise renvoyait l'éclat de leurs cris, ils couraient, ils se poursuivaient infatigables.

— Voyez les enfants comme ils sont heureux, comme ils s'amuse, dit M. le Maire à l'agronome, ils s'amuse, mais votre discours si éloquent a su émouvoir leurs petites âmes naïves, ils ont compris l'importance de la Fête des Arbres dont ils ont été les principaux acteurs.

— Oui, je les vois, répondit l'agronome, mais ils se poursuivent à coups de baguettes..... où diable les ont-ils dénichées sur cette montagne aride ?

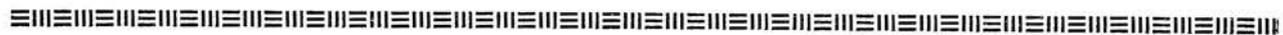
— Mais..... mais....., ce sont les peupliers, s'écria un maître d'école en pâlisant.

— Oh ! les canailles, ils ont arraché les peupliers, dit un autre. Que voulez-vous, ils ont été tellement tenus en laisse ce matin, il faut bien qu'ils s'amuse ! «finita la festa, gabbato lo santo» LA FÊTE EST FINIE, LE SAINT EST BAFOUÉ.

L'Agronome, un piémontais, ne dit rien, mais nos regards se rencontrèrent, nous nous étion compris. Le Maire faisait une drôle de tête. Ses yeux fixaient l'horizon où l'on voyait, là-bas, très loin, au delà des montagnes et des vallées, un coin de mer où bientôt, comme sa croix de Cavaliere tombée à l'eau, disparaîtrait le soleil qui avait éclairé la FÊTE DES ARBRES DE IERZU.

Si vous passez par Ierzu, regardez vers l'Ouest, sur la montagne, entre le village et les magnifiques falaises de calcaire, vous apercevrez trois grands peupliers très bien venus, c'est tout ce qui reste de la Fête des arbres de 1905.

H. ANTOINE.



La Rédaction du *Périscop*e rappelle qu'elle sollicite instamment la collaboration des Membres de l'Union et elle se fera un plaisir de publier les articles qui lui seront adressés. Allons, Camarades ! un bon mouvement ; transmettez-nous sans retard vos articles qui seront lus en famille. N'hésitez pas à les signer, cela donnera du courage aux timides, et vous vous relirez avec fierté, heureux d'avoir contribué à resserrer les liens qui font notre force.

N. D. L. R.

NOS SOLDATS

LA 1^{re} D. M. I.

Des Forces Françaises Libres

Il nous est particulièrement agréable de publier les deux magnifiques citations, que vient de nous faire parvenir un de nos camarades, qui a fait partie de la glorieuse Division. Issue des Forces Françaises Libres, la 1^{re} D. M. I. dont nous avons connu ici plusieurs de ses hommes, était composée d'éléments venus de tous les côtés, de l'Empire et de l'étranger, avec nos camarades de cette ville d'Alexandrie, avec nos enfants qui, eux aussi, prirent les armes pour battre l'ennemi séculaire. Malgré sa présence sur le sol de la Patrie, présence qui ne pouvait être que provisoire — tous ensemble — ils ont bouté l'ennemi hors de France, que dis-je, ils l'ont poursuivi jusqu'à Berlin.

Durant ce long parcours qui va de Bir Hakim au Rhin en passant par l'Italie, des vides se sont produits ; cette longue route est jalonnée de Héros, dont le Chef glorieux, de la glorieuse Division, le Général Brosset.

Ayons une pensée pour tous ces braves qui sont morts pour la France.

P. LHENRY.

DÉCISION No. 337.

Sur la proposition du Ministre de la Guerre, le Président du Gouvernement Provisoire de la République Française, Chef des Armées,

CITE A L'ORDRE DE L'ARMÉE

LA 1^{re} DIVISION MOTORISÉE D'INFANTERIE.

« Glorieuse Division issue des Forces Françaises Libres, qui, sous les ordres de son Chef le Général BROSSET, a participé d'une façon éclatante au retour de la Victoire. Engagée d'abord en Italie, elle participe aux assauts lancés contre la ligne « GUSTAV », enlevant de nombreux villages âprement défendus, puis après avoir troué la ligne « HITLER » aux monts Calvo (18 Mai 1944), Mont Santia, Merie et Montre Morche (20 Mai 1944), s'empare des faubourgs de Pontecorvo. Du 10 au 13 Juin elle bouscule l'ennemi dans les combats de Montefiascone et Bolsena, puis enlève de haute lutte Radicofani et le Monte Calcinajo, totalisant 1.000 prisonniers dont 15 officiers. Débarquée en France, elle est au contact de l'ennemi le 19 Août. Elle se bat au Mont Redon, dans de violents corps à corps, entre à Hyères le 21, puis à Toulon, après avoir fait 3.400 prisonniers. Elle concourt à la libération de Lyon le 3 Septembre et à la prise d'Autun, attaquant l'ennemi sans relache dans

les Vosges et fait 500 nouveaux prisonniers. Poussée par le désir de vaincre et la volonté farouche de venger la mort de son chef, tué accidentellement, la 1^{re} D.M.I. sous les ordres de son nouveau Chef, le Général GARBAY se distingue de nouveau à Giromagny, au Ballon d'Alsace, à Sewen et à Grosmagny, remportant une victoire éclatante qui la porte en Alsace ».

Cette citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec Palme. Elle sera publiée au Journal Officiel de la République Française.

Fait à PARIS, le 27 Janvier 1945.

CHARLES DE GAULLE.

DÉCISION No. 517.

Sur la proposition du Ministre de la Guerre, le Président du Gouvernement Provisoire de la République Française, Chef des Armées,

CITE A L'ORDRE DE L'ARMÉE

LA 1^{re} DIVISION MOTORISÉE D'INFANTERIE

« Division d'élite qui s'est une fois de plus imposée à l'admiration de tous. Magistralement commandée par un chef jeune, aussi lucide dans la conception que ferme dans l'exécution, le Général GARBAY, la 1^{re} D.M.I. vient de gagner, sur la Terre sacrée d'Alsace, deux magnifiques batailles. Du 7 au 11 Janvier 1945 elle a remporté sur l'Ill une difficile victoire défensive, après avoir contenu l'ennemi au prix de lourdes pertes, à la suite de combats menés jusqu'au corps à corps, tenant encerclés dans les villages comme à Rossfeld et à Herbsheim avec la plus grande abnégation, faisant chèrement payer à l'ennemi ses efforts répétés en vue de reprendre Strasbourg et l'Alsace.

« Sans aucun répit après ces durs combats, elle a, du 23 Janvier au 1^{er} Février, pris une part capitale à la libération définitive de l'Alsace en procédant à la réduction de la poche nord de Colmar. Le 23 elle enlève Illhausern, après avoir franchi l'Ill de vive force, soutient le 24 de très puissantes contre-attaques appuyées par des chars lourds, effectuée, à travers une défense ennemie acharnée, une progression pas à pas, jusqu'à ce qu'une avance irrésistible lui ait ouvert les rives du Rhin qu'elle atteint après avoir pris Elsenheim, Ohnenheim, Markolsheim, anéantissant la plus grande partie de la 2^{me} « Gebirge Division », faisant 600 prisonniers et capturant un important butin.

« A Ainsi, sur les bords mêmes du Rhin, marqué du plus pur héroïsme la dernière étape du Chemin de la Libération si audacieusement entrepris dans le lointain désert de Bir-Hacheim.

Fait à PARIS, le 16 Mars 1945.

CHARLES DE GAULLE.

*
**

Dans notre Numéro de Mars dernier nous avons annoncé la Mort au Champ d'Honneur du Sergent Jean Boeglin du 1^{er} Régiment parachutiste, fils de notre camarade Jules Boeglin, membre actif de l'Union.

Nous nous faisons un devoir de publier la belle citation à l'ordre de l'armée aérienne qui lui fut décernée a titre posthume :

DÉCISION No. 718

Sur la proposition du Ministre de l'Air.

Le Général de Gaulle, Président du Gouvernement Provisoire de la République Française, chef des Armées, cite :

A L'ORDRE DE L'ARMÉE AÉRIENNE

« à titre posthume »



Le Sergent BOEGLIN Jean du 1^{er} R. C. P.

Avec la citation suivante :

« Sous-Officier d'élite ayant fait preuve au feu en toutes circonstances des plus belles qualités. Le 5.1.45 à Piris était volontaire pour régler un tir de mortiers de 81 dans un observatoire particulièrement exposé au feu ennemi. A causé des pertes certaines à l'ennemi par la précision de son réglage. A trouvé une mort glorieuse dans l'accomplissement de sa mission ».

CETTE CITATION COMPORTE L'ATTRIBUTION
DE LA CROIX DE GUERRE AVEC PALME.

Certifié exact,

Le Commandant FLEURY, Commandant le
2^{me} Bataillon de Chasseurs Parachutistes.

*
**

Il nous est agréable de reproduire le texte du décret, en date du 28 Juin 1945, attribuant les insignes de Chevalier de la Légion d'Honneur à M. Edmond Nessler, vétéran des Forces Françaises Libres, fils de notre camarade Joseph Nessler, membre actif de notre Union.

Voici le texte publié au « Journal Officiel » du 5 Août :

« Nessler (Edmond), Nème bataillon nord-africain officier d'élite, d'un courage et d'un allant admirables, a rallié les forces françaises libres en 1941 et « participé avec distinction aux campagnes de Libye, de Tunisie, d'Italie et de France. Du 23 au 31 janvier 1945, dans les bois de l'Illwald et d'Ohnenheim, a pris le commandement d'une section dont le chef venait d'être tué et l'a entraînée à l'assaut en faisant montre, au milieu des rafales de mitrailleuses, du plus total mépris du danger. Blessé en Italie. Trois fois cité. »

Le dernier fait d'armes évoqué par le texte précédent se rapporte à une période particulièrement dure des combats engagés sur la fin de la contre-offensive allemande pour activer le nettoyage de la plaine d'Alsace. Dans la forêt marécageuse qui borde l'Ill, par une température de 19° sous zéro, les forces françaises, réduites à la moitié ou au tiers de leurs effectifs par les combats antérieurs, s'efforçaient d'enfoncer l'ultime saillant allemand qui eût pu menacer encore Strasbourg. Sans abris, face à un ennemi retranché dans des casemates, les bataillons nord-africains durent surmonter un à un, sous le feu, les obstacles multipliés par les bras innombrables de la rivière, à la fois glaciale et pas assez gelée pour permettre aux engins et au matériel de suivre régulièrement leur progression. Mr. Edmond Nessler demeura le seul officier rescapé d'une unité déjà plusieurs fois reconstituée.



LE MÉRISSEON

(Extrait de la Revue « Vaincre »).



Accroupis, les tirailleurs profitaient. Tout à l'heure avec la complicité de la brume et de l'ombre, ils partiraient se recroqueviller à la manière du renard derrière leurs murettes de pierres sèches, isolés les uns des autres au cœur de cette nuit pleine de « Jnouns ». C'était l'heure tranquille..... Même en face, autour de Castel-forte, dégagé de son rude dessin, oublieux de sa fonction guerrière, le paysage prenait du calme, s'amolissait, se faisait presque mièvre et tendre. Malgré le « Battle-dress » commode ils avaient pour l'instant le geste lent et cérémonieux fait pour le burnous lourd et le flou de la « djellaba », leurs visages étaient marqués d'un

sérieux rituel, ils étaient penchés attentifs et dignes vers le foyer où dans un récipient ventru, pesant de dessins et de fioritures, italien de naissance, pot de chambre par nature, bouilloire par destination, gargouillait le café de la dernière heure.

Aux cloisons de la pièce basse qui servait de P. C., impudiques, étaient restés quelques vestiges de la bruyante iconographie fasciste : « El Duce », ange Gabriel écrasant l'hydre ; « El Duce », moissonneur, le poitrail nu au milieu des blés ; « El Duce » gymnaste entraînant un peloton de ministres bichonnés, comme des soldats d'opérette. Le couvert était mis sur une table.

Calé au creux d'un fauteuil, le buste renversé et les jambes allongées vers la flamme, sans désir, agaçant les cendres du foyer de l'extrémité de sa canne, Bernard, Commandant le point d'appui de la « Palombara », n'avait pour l'instant dans le crâne que la joyeuse perspective de la lampée de sommeil qu'il allait prendre, quand, vers neuf heures, les épaules encore resserrées et tombantes sous le poids du froid, il rentrerait de sa ronde quotidienne.

Dans le coin de la pièce, le bigophone siffla l'indicatif du point d'appui.

Bernard eut l'intuition que ce coup de téléphone allait renverser l'allure bien pantouflarde de la soirée.

C'était une embuscade entre minuit et quatre heures, projetée le matin même.

Il se laissa tomber au fond du fauteuil, sacra contre cette vie toujours instable où l'on ne pouvait même pas se réjouir à l'idée d'un bon roupillon (il avait toujours aimé remuer dans son crâne une joie longtemps à l'avance, car un plaisir entamé est un plaisir fini).

Dehors la nuit était là, d'un noir immobile qui arrêta tout, d'un noir tout en surface, sans profondeur et sans recul, un noir d'aveugle-né, absolu, inerte et vide où rien n'avait sa place.

En bas dans la plaine où il allait descendre, déjà d'arbre en arbre, les chouettes se répondaient d'une voix trop humaine.

Il enfila son blouson, roula son passe-montagne sur le crâne :

« Les sorties précédentes avaient été sans histoire, mais il croyait ce soir à du nouveau, le coup était trop rapidement monté, l'obscurité trop épaisse ; hier les guetteurs tapis dans leurs trous avaient vu deux biches sortir du petit bois et secouer avec intention les barbelés ».

Bernard éprouva la poussée au creux de l'estomac, le gratouillement essouffleur au plexus solaire, du « Boujadi » à son premier obus. Il interrogea son regard dans la glace. Prenant les blousons à rebours, en homme pressé qui change de chemise sans s'être décrassé, il changea de peau pour changer d'idées et se donna le parfait visage du guerrier.....

Il sortit donner ses ordres et mettre sur pied son équipe ;

« Majoube » le nègre, au bon regard rond de mouton bête, dont les yeux voyaient la nuit.

« Aïssa » imberbe, tout fluet, tout gentil, Aïssa à la voix chanteuse dont les

autres se gaussaient ou étaient amoureux, mais qu'on pouvait lâcher sans crainte seul dans la nature.

« Bour'hia » l'homme aux boucles d'oreilles, à part de la communauté avec ses manières de chien mal dégrossi, mal dégagé de l'instinct vierge de montagnard, mais dont une force rude habitait les mains carrées.

A onze heures ils dépassaient le dernier guetteur. Ce « no man's land » (pour employer l'expression dont se montraient prodigues les journaux) correspondait peu aux paysages bouleversés et pleins de puanteur dont les stratèges de café du commerce gargarisaient leurs rêves guerriers.

Ils descendirent le long de la piste muletière, crissante de cailloux, mal commode, encaissée, pleine de coudes et de recoins. Ils s'arrêtaient tous les vingt mètres pour écouter. Décidément le personnage adopté donnait satisfaction, Bernard se compara à ces chevaliers d'autrefois, cuirassés comme des hannetons, dont la faiblesse était en dedans, mais ne paraissait pas, si l'armure était sans défaut. Il eut plaisir à percevoir le jeu de ses muscles, à sentir son ventre à chaque expiration, s'arrêter durement sur le ceinturon, ses mollets recevoir ou lancer en souplesse le poids du corps dès que le cerveau le demandait. Il se rappela le travail précis du sabot des mulets sur une piste comme celle-ci où l'animal interroge son pied, il était fier d'être un mécanisme au point.....

Brutalement, un remous troubla l'uniformité de la nuit. Toute proche une ombre se dressa et s'évanouit dans un bruit de cailloux. La sensation avait été trop brève, tout seul, sans la réaction de ses hommes, Bernard eût douté (on manque marcher sur des lièvres, ils vous surprennent une fois disparus).

*

**

Ils arrivèrent à minuit au point indiqué : Bernard plaça ses hommes en demi-cercle pour l'embuscade, découvrit une touffe et s'installa.

Attentif, il fit d'abord le point entre les sensations utiles et les autres.

Le vent était du bon côté.....

Sur la côte 289 les Allemands enfonçaient des pieux, grattaient le sol et de temps à autre parlaient.

A intervalles réguliers dans un froissement de taffetas passaient les 155 long. Des eaux sulfureuses du Garigliano qu'il savait tout proche et blafard sous cette nuit sans lune, montait une saveur forte. Autour de lui tous les taillis étaient odoriférants, le composé sentait fort, mariage baroque de thym appétissant et bourgeois et de lavande amoureuse et complice.

Mais tous ces bruits étaient réguliers comme le bruit de la mer, tous ces parfums ne bougeaient pas. Le froid le serrait sur le sol et dans cette position sur le ventre, la plus commune pourtant à la guerre, des souvenirs lui vinrent.....

Le sommeil, venu avec l'immobilité et le froid, lui donnait la sensation d'être ivre. Déjà par trois fois au prix d'un effort pénible et comme on ramasse un objet

tombé, il avait replacé à grand'peine sa main, molle et engourdie, sur la crosse de l'arme. Ces senteurs d'oiseaux meublaient son rêve, sa tête était pesante, toutes les choses environnantes se mêlaient à lui. Il ne connaissait plus que la tiédeur de son haleine lui réchauffant le poignet et le couinement de son oreille sur l'avant-bras, il avait l'impression d'être étranger à tout ce qui pouvait bien se passer là, il était redevenu l'enfant incapable de faire le point, incapable de canaliser ou d'arrêter des flots d'images mal accouplées avec une intelligence instable, sautant d'une chose à l'autre comme un oiseau de branche en branche.

La toux intentionnelle d'un des tirailleurs rétablit l'équilibre : pour affirmer sa présence le promeneur nocturne martèle de ses talons le pavé des rues mal fréquentées ; après deux heures de guet, l'homme sentait le besoin de se rassurer et toussait. L'esprit décroché d'un coup du monde infini des rêves, Bernard pesta contre l'imprudent et regretta sa distraction.

Ce qu'il fallait c'est avoir des rêveries courtes et disciplinées, une pensée parallèle aux choses présentes, il fallait se détourner pudiquement des images du rêve baladeur comme l'adolescent plein de moralité s'écarte et s'enfuit les genoux tremblants et la langue desséchée à l'approche d'une femme qui s'offre. Et voilà que cette attention dépiotée maintenant de tout élément inutile, lui renvoya soudain une impression distincte, nette dans ses contours, pleine de force persuasive : « quelque chose s'approchait en rampant de leur petit groupe ».

Il tendit l'oreille à tel point que cela lui fit mal et ramassa ses muscles au point d'en trembler.

Sur la droite, des branches craquaient doucement, on les cassait une à une pour obtenir un passage, avec précaution d'instant en instant des couches se posaient, écrasant des brindilles sèches, un corps coulait au sol, frôlant le bas des feuillages. L'individu progressait dans toutes les règles de l'art. Bernard avait l'action pour une fois à portée de main, était le maître de son déclenchement et trouva son attitude pleine de force en puissance semblable à celle du pointer à l'arrêt, tous muscles bandés, certain de sa proie, jouissant littéralement de contrecarrer son élan et de retarder l'instant du bond meurtrier.

Mais incapable de dégager le taquet de sûreté de son arme, il prit sa grenade en main.....

Le bruit s'était légèrement déplacé sur la gauche. Très anxieux de savoir si ses hommes qu'il ne voyait pas, entendaient eux aussi et prenaient leurs dispositions, il regretta d'avoir trop isolé son monde, puis raisonna la manœuvre de l'autre :

« Les boches connaissaient bien le terrain puisqu'on était là presque chez eux ; l'embuscade était repérée. Il se rappela la fuite de l'homme et maudit la toux révélatrice du tirailleur..... Les Allemands savaient faire la guerre, c'était leur habitude de risquer toujours un homme quelque vingt mètres en avant, celui-ci n'était pas seul et il pensa aux trois servants de mitrailleuses qu'on avait trouvés poignardés en plein jour au cœur de nos lignes, il se demanda même si l'image du

pointer à l'arrêt qui lui était venue, continuait d'être exacte et toujours dans le bon sens ».

Un silence total s'était fait, même les 155 avaient abandonné leur promenade, les artilleurs dormaient. Rien où l'on puisse accrocher un raisonnement ou un mot ; c'était l'inquiétude de l'aveugle et le déséquilibre du sourd.

Il eut dans le dos une impression désagréable et rentra les omoplates comme pour offrir moins de surface. Dans la gorge une gêne horrible, l'angoisse du dormeur incapable de pousser le cri sauveur, nécessaire à son cauchemar.

Presque avec joie il découvrit qu'une pierre lui meurtrissait le genou, cela lui donna un prétexte pour déplacer légèrement la jambe, affirmer sa présence. (Le procédé s'apparentait fort à la toux du tirailleur).

Cette fois, on respirait à trois mètres environ, il en fut tout heureux, et comme soulagé. Il abandonna sa grenade aussi dangereuse à cette distance pour lui que pour l'autre et prit sa mitrailleuse par le canon, prêt à assommer.

Le souffle était puissant, mais chaque expiration était calculée et comme retenue. Un instant parvenant à forcer l'obscurité, il distingua entre deux touffes, une ombre toute proche, courte et pour ainsi dire incomplète, la vit se traîner le long du sol, puis disparaître (une des bottes de l'homme). Le silence retomba. C'était cette fois l'instant de répit et de recueillement accordé avant l'action : dans très peu de temps tous ces corps tendus vers le meurtre allaient bondir. La nuit serait toute zébrée de la trajectoire des balles, pleine de cris, d'éclatements et de rafales nerveuses.

Il n'entendit plus que cogner fort ses tempes sous le passe-montagne. Sa gorge était absolument sèche : il pensa drôlement à ces jugements de Dieu au moyen-âge : « on rassemblait les témoins, le prêtre introduisait dans la bouche de chacun une baguette de buis, et le coupable était désigné si elle ressortait sans trace de salive ».

Il demanda si vraiment c'était à lui de choisir son moment et d'entamer le geste et ses mains serrèrent le canon de l'arme au point de se meurtrir les ongles. Quand donc allait-il bondir l'arme haute ?

C'était comme un de ces levers paresseux où l'acte volontaire est très pénible à venir, parce qu'on est tourné uniquement vers lui et où l'on se retrouve debout sans se rendre compte de rien, une fois l'attention déplacée.

Il abdiqua toute pensée et attendit le déclic providentiel qui devait lui être étranger.

**

Dès que le hérisson eut découvert le lieutenant Bernard dont il avait reniflé la présence avec beaucoup d'inquiétude pendant près d'une demi-heure, il se mit en boule et ne bougea plus.

Quant à Bernard il mit cinq bonnes minutes à réaliser la situation. Puis lui revinrent en bloc l'image de toutes ses attitudes grotesques passées et le souvenir de

toutes ses gaffes. Il sentit confusément que cette fois sans que personne n'ait été mêlé à l'affaire, sans qu'aucun geste n'ait été entamé, on pouvait ajouter à la série et mettre à la place d'honneur, ce craintif hérisson, arrêté en boule à 5 centimètres de son nez.

La fin de l'embuscade fut sans histoire.

De retour Bour'His remarqua :

— « Kaïn beseff guenfoud fi bled Talian. » (1)

Dans son esprit simple, près de la nature, pas un instant le doute n'était venu.

Une fois encore Bernard trouva que si l'imagination était une qualité idoine pour général ou officier d'Etat-Major, c'était un luxe dangereux et fatigant pour lui et il bourra sa pipe.

Nouvelle par : JEAN-JACQUES.

(1) Il y a beaucoup de hérissons dans la campagne italienne.



POILU 1914-1918

Vingt-Sept ans sont passés et cependant nos souvenirs sont aussi vivants qu'aux premiers jours de Novembre 1918. Souvenirs de misère, de grandeur, de souffrance, affluent en troupe pressée dans nos cœurs endeuillés ou nos esprits a.agoissés ; souvenirs de bataille, souvent inutiles, toujours meurtrières, qui exigeaient de nous tant d'énergie physique et morale.

Ne fallait-il pas tous les jours et à toutes les heures déployer un grand effort de volonté pour vaincre les servitudes nécessaires ? Lutter contre les défaillances inévitables d'un corps soumis à des épreuves sans nombre et sans fin, conserver dans la renonciation obligatoire de sa propre personnalité, sa pensée lucide et son libre arbitre, se forger une âme de vainqueur au milieu des plus sanglantes déceptions. Telles étaient les tâches surhumaines qui s'imposaient au pauvre poilu perdu dans la masse anonyme des millions de combattants.....

Soldat-citoyen il doit montrer toutes les vertus de l'homme qui, de propos délibéré, sacrifie momentanément tous ses droits pour imposer le respect aux forces d'agression.

Soldat-citoyen, il ne peut combattre en automate sans perdre du même coup sa valeur efficiente ; il se crée à lui-même, pourtant, par l'accoutumance au danger, des réflexes puissants de sauvegarde individuelle et collective, grâce auxquels peuvent s'accomplir ses actes décisifs. de sacrifier à l'intérêt suprême qui, seuls, donnent un sens à la vie.

Le vrai miracle du poilu français, c'est d'avoir cru à lui-même et en son pays, quelles que fussent les vicissitudes des combats. Les deux Marne, Verdun,

pour ne citer que ces noms, attestent la confiance inébranlable du combattant dans son propre destin et dans celui de la cause qu'il défendait.

Il sentait, peut-être confusément, qu'il ne pouvait la laisser vaincre sous peine de consentir à sa propre déchéance. Et ce sentiment lui donnait le cran nécessaire pour rester impassible sous les pilonnages les plus effroyables, et pour repousser les attaques les plus furieusement conduites.

Portant sur ses épaules le poids d'événements historiques sans précédent, notre poilu ne pouvait donc être inférieur à la mission qu'il n'avait pas recherchée mais que le sort lui avait dévolue. Il savait que le lourd passé de gloire et de sacrifice dont il était, pour un temps bien éphémère, le vivant reflet, l'unissait aux générations antérieures et l'obligeait à transmettre à ses enfants un patrimoine intact de liberté et d'honneur.

Cette connaissance, plus ou moins intuitive, de lui-même et de son pays, l'élevait au rang du martyr, dont il n'avait d'ailleurs ni l'exaltation ni la mystique, mais chez qui la raison dominait les impulsions irréfléchies ou malsaines.

On le vit bien, lorsque aux heures noires de Mai 1917, il suffit que Foch prononçât les quelques mots salvateurs qui permirent à une armée fatiguée, découragée, de retrouver son vrai chemin...

Ce qui caractérisait l'homme des tranchées, c'est qu'il se battait sans haine contre l'adversaire : au-dessus de la mort une même pitié ne les réunissait-il pas l'un à l'autre ?

En revanche, notre soldat citoyen se convainquit de plus en plus de l'atrocité de la guerre et au fur et à mesure que les années s'écoulaient, de son infâme absurdité.

C'est sans doute pour ces raisons que les Anciens Combattants, qui n'ont rien oublié, ont cherché, dès le lendemain de l'horrible conflit, à se rencontrer et à s'entendre pour écarter de la vie des peuples le retour d'une telle folie.

Hélas ! Malgré tous les efforts et toutes les bonnes volontés, de terribles événements ont bouleversé notre doux pays et la guerre a de nouveau ravagé nos belles provinces. Mais nos enfants, qui ont hérité des mêmes qualités et des mêmes vertus qui nous permirent de résister en 1914-18 pendant cinquante-deux mois, nous ont aidés à tenir encore tête à l'ennemi qui s'était si fortement implanté sur notre sol et à le « bouter » hors de nos frontières.

Poilu, mon frère, l'orage est passé. Aujourd'hui, comme de 1914 à 18, tu dois être un ferment actif des forces françaises. Je veux dire que tu dois croire en toi-même, en la génération nouvelle et dans ton grand et beau pays. Mais exige que celui-ci reste vigilant. Plus d'imprévoyance, d'impudences et de laisser aller.

Préparons-nous à tout et ne craignons rien. Efforçons-nous, en même temps, de recréer une conscience universelle capable de promulguer et de défendre la loi internationale. Que celle-ci, restaurée dans sa majesté souveraine, soit animée à l'égard de tous les peuples, de l'esprit de justice, et le spectre de la guerre ne troublera plus le cœur des mères.

A. FITTE.

Paris, Ville Lumière ⁽¹⁾



Après le Paris des souffrances « trois ans vainement fusillé », c'est Paris par lui-même libéré, c'est le Paris des Victoires ! Un peuple uni pour acclamer la lumière qui rebrille sur le vieux monde !



Paris des Victoires.

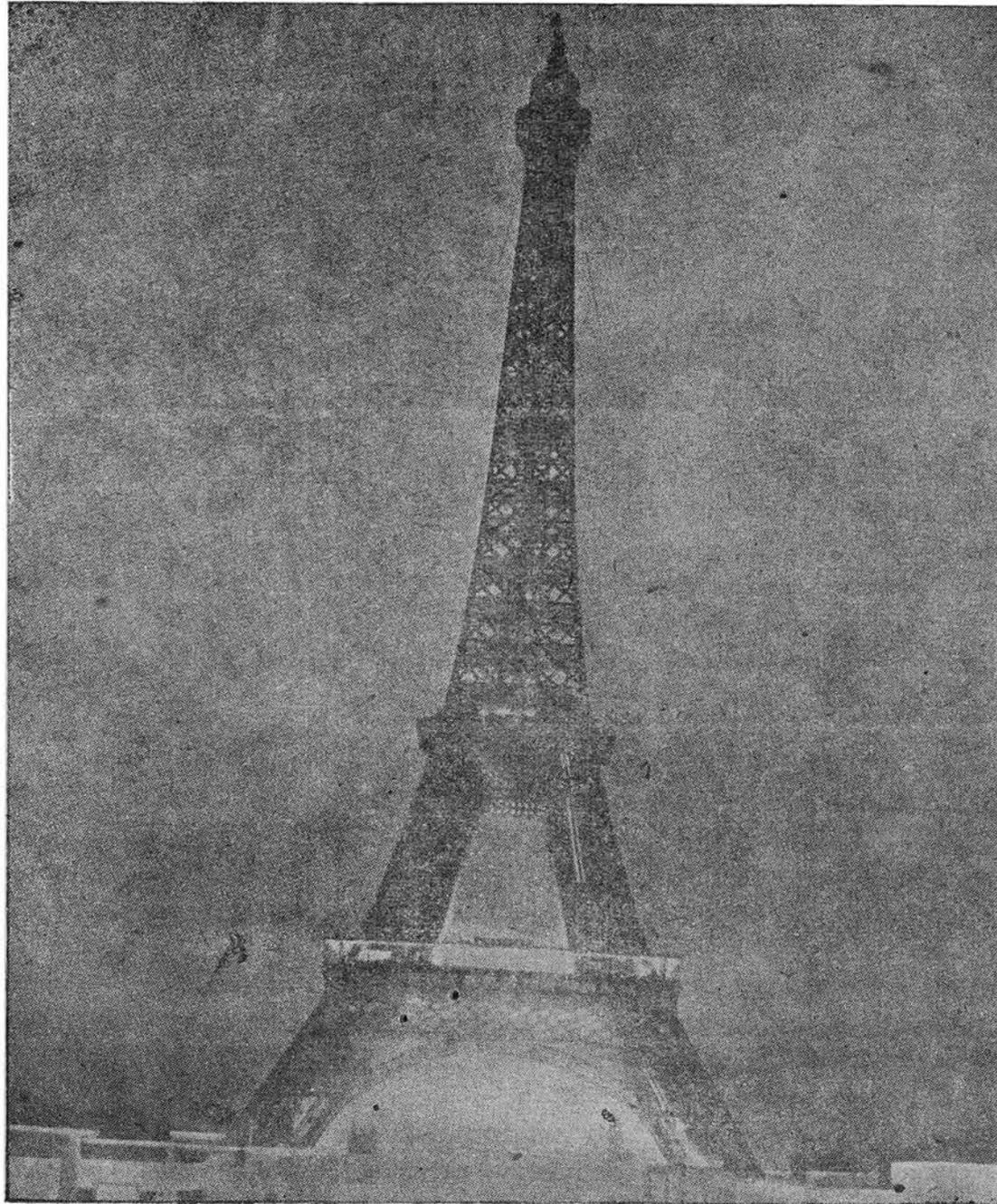
Photo France-Orient.

Magie retrouvée des lumières dans une nuit d'allégresse ! Ici c'est Notre-Dame que la lumière ciselle et qui se mire dans la Seine, la Concorde dans sa féerie scintillante, et la Madeleine, harmonieuse et paisible. Au loin, la basilique

(1) Extrait de France-Orient.

du Sacré-Cœur élève son dôme blanc, la Tour Eiffel et puis l'Arc de Triomphe — grand symbole de la France, de la France des grandes causes humaines.

Tant de choses ! d'autant plus émouvantes que l'on sort d'une nuit terrible.



Paris de toujours.

Photo France-Orient.

Et toutes les luttes menées prennent leur vrai sens, car, pourquoi avoir tant combattu et tant souffert si ce n'est pour qu'un peuple, pour que tous les peuples puissent un jour crier leur délivrance ! Jamais victoire n'aura été saluée par tant

de bouches bouleversées, jamais liberté n'aura eu tant de signification, jamais lumière tant de prix !

Une fois encore il a fallu faire l'expérience de cette vérité immuable qu'il n'est rien de tel que la liberté, la lumière et l'esprit.

Il est normal qu'après cinq années d'un silence imposé, un peuple crie sa foi dans l'avenir d'une liberté chèrement acquise. Mais encore faut-il que cette victoire ne trahisse pas le sacrifice de tant des nôtres.

Paris. Ville Lumière, où l'on se sent grisé par la vue des palais, des jardins, des ponts, de la Seine — Paris que l'on parcourt émerveillé, Paris que l'on veut étreindre et dont on se retrouve l'amant captif !

Là seulement on se sent vivre, parce que nulle part ailleurs l'homme ne se découvre plus pleinement, plus librement lui-même — avec une capacité décuplée de vivre et de créer ! Paris, ville pleine de mystère où bat le cœur du monde sensible !

Paris qui brille par l'Esprit !

Paris !

DE CLAIREFRANCE.

=====

De nos Jeunes Soldats

Veux-tu, cher papy, une petite histoire pour le *Périscope*. Eh bien ! voilà :

Notre ami Jackie, toujours lui, attend dans une gare le train pour Londres, dans la buvette de la gare de jonction ; il a commandé un café crème et attend, en regardant les jolies femmes ! (tant pis pour les autres !) Au bout d'un moment la serveuse revient avec le « Simili-moka, Ergatz, made ! » Le goût en est comme on en a pris l'habitude : ni bon ni mauvais. Mais le Sieur Jackie, pour faire passer son breuvage qu'il trouve amer, demande une seconde portion de sucre. La serveuse lui réplique « I am sorry, sir, only one piece ». Après le « baratin » habituel (comprenez, discussions prolongées), qui cette fois n'a aucun succès, notre Ebn El balad qui sait que rien ne résiste à l'argent, demande à la Serveuse, l'œil déjà mauvais ! « May I have three more coffes please » — Celle-ci, quoique un peu surprise, de répondre : « Yes, of course if you want to » — Deux minutes après notre ami est installé devant ces quatre tasses pleines et..... ses morceaux de sucre. Avec un petit air supérieur et triomphant il s'apprêtait déjà à laisser tomber ses 3 morceaux de sucre dans la première tasse qu'il s'était fait servir, lorsque la serveuse qui suivait son manège lui prit la main et d'un air suffoqué lui dit : « You can't do that it is black market..... ».

Le pauvre garçon a été tellement suffoqué de cette remarque que rageur il prit la porte sans répondre.

Et en voici une autre.

La scène se passe à Londres dans le Soho.

Jackie, le nez au vent, l'œil inquisiteur, la démarche aisée du type qui sait ce qu'il veut (if you see what I mean) tombe soudain en arrêt devant une vitrine où sont exposés des chocolats.

L'envie tout soudain lui vient de croquer une tablette de chocolat. Il entre dans la boutique et demande le prix au marchand. Celui-ci lui répond, mais vous savez bien qu'il faut des points pour pouvoir acheter du chocolat. Je sais, je sais, répond Jackie qui commence la mise en scène du militaire étranger en vacances. Mais tout argument semblant vain, notre ami, qui s'y connaît parla money... Ton prix sera le mien, dit-il au marchand : Cette tablette de 3 pennings je t'en donne 5 schellings ; qu'en dis-tu ? Ecoutez, lui répond le marchand après un moment de réflexion, j'ai du travail, le monde attend dans ma boutique, donne-moi vos 5 schellings et pendant que je servirai les autres clients, vous n'aurez qu'à vous servir vous-même et filer à..... l'anglaise.

O. K. lui répond notre farceur.

Mais pendant qu'il était en train d'enlever sa tablette de chocolat, un vieux Monsieur très digne se tenait derrière lui et toussant légèrement s'adressa à Jackie « Come, come, my boy that's childish..... but if you really want this tablet, I'll pay it for you..... Puis se retournant vers le marchand qui était un peu plus loin « Here my man, will you take two points and 3 d. for this tablet..... ».

Entre temps notre héros avait pris la poudre d'escampette et court encore... Le goût du chocolat lui était passé aussi vite, paraît-il, qu'il lui était venu en se promenant dans le pittoresque quartier du Soho à Londres.



Il est rappelé aux membres que la Bibliothèque de l'Union s'enrichit chaque jour de nouveaux volumes et qu'elle peut être consultée avec fruit.

**

En réglant directement vos cotisations, vous nous économiserez d'inutiles frais d'encaissement.

**

Bien que le plus grand soin soit apporté à l'envoi du Bulletin, il arrive, trop souvent, hélas ! que des camarades ne le reçoivent pas régulièrement, soit par suite d'adresse incomplète, soit par suite d'adresse erronée. C'est pourquoi le Secrétaire prie instamment tous les camarades victimes de ces erreurs, de vouloir bien les lui signaler afin qu'il puisse y remédier et de lui notifier, au plus tôt, tout changement survenu dans leurs adresses. Il tient, en effet, à ce que chacun reçoive le Bulletin lorsqu'il paraît et il demande l'indulgence de chacun lorsque, bien involontairement, pareille irrégularité se produit.

INSTANTANÉS

I. — Portrait.

*Elle a les yeux de la Madone,
les yeux petits d'une fillette,
les fines mains d'une baronne
et deux charmantes oreillettes :
— Tout est mignon, elle n'a de grand
dans la figure que les dents !*

*Mais si la taille est fine et ronde,
elle est menue et délicate,
ni buste n'a, ni mappemonde,
de toutes parts elle est très plate.
Rien n'est chez elle bien saillant
hormis la pointe de ses dents.*

*Elle a aussi très fière mine
malgré son teint mat et cireux.
Sa voix fluette de gamine
et la grisaille des cheveux ;
— Mais pourquoi donc, ma mère grand,
a-t-elle de si longues dents ?*

II. — Caillettes modernes.

*Parées, masquées et costumées,
— entendez, peintes, parfumées
et plus ou moins mal engoncées —
quelques oiselles grassouillettes.
caquetaient, vaines et coquettes.*

*A voir ces croupes étalées
et ces poitrines ficelées
je pense aux cailles renversées
entre deux couches de lardons
sur un sofa d'épais croûtons.*

*Déchirant de leurs dents cruelles
et dévorant de leurs prunelles
les gars et filles qui passaient,
elles montraient, tendues et fières,
leurs bouffissures d'héritières.*

*Et je me dis, quel Lovelace
voudrait goûter ces coréaces
et faâes viandes viciées,
et je soupire : ces ragots
passent à la sauce du magot !*

*Ah ! vous étiez moins encombrantes,
plus fines et moins médisante,
petites œuilles de nos vingt ans !
Seul votre charme agissait,
et votre sac,..... on s'en fichait !*

Dr. A. NAPIER.

ALSACE ET LORRAINE

« Les représentants de l'Alsace et de la Lorraine ont déposé, avant toute négociation de paix, sur le bureau de l'Assemblée nationale, une déclaration affirmant de la manière la plus formelle, au nom de ces provinces, leur volonté et leur droit de rester françaises.

« Livrés, au mépris de toute justice et par un odieux abus de la force, à la domination de l'étranger, nous avons un dernier devoir à remplir.

« *Nous déclarons encore une fois nul et non avenu un pacte qui dispose de nous sans notre consentement.*

« *La revendication de nos droits reste à jamais ouverte à tous et à chacun, dans la forme et dans la mesure que notre conscience nous dictera.*

« Au moment de quitter cette enceinte, où notre dignité ne nous permet plus de siéger, et malgré l'amertume de notre douleur, la pensée suprême que nous trouvons au fond de nos cœurs est une pensée de reconnaissance pour ceux qui, pendant six mois, n'ont pas cessé de nous défendre, et d'inaltérable attachement à la patrie dont nous sommes violemment arrachés.

« Nous vous suivrons de nos vœux et nous attendrons, avec une confiance entière dans l'avenir, que la France régénérée, reprenne le cours de sa grande destinée.

« Vos frères d'Alsace et de Lorraine, séparés en ce moment de la famille commune, conserveront à la France, absente de leurs foyers, une affection filiale, jusqu'au jour où elle viendra y reprendre sa place. »

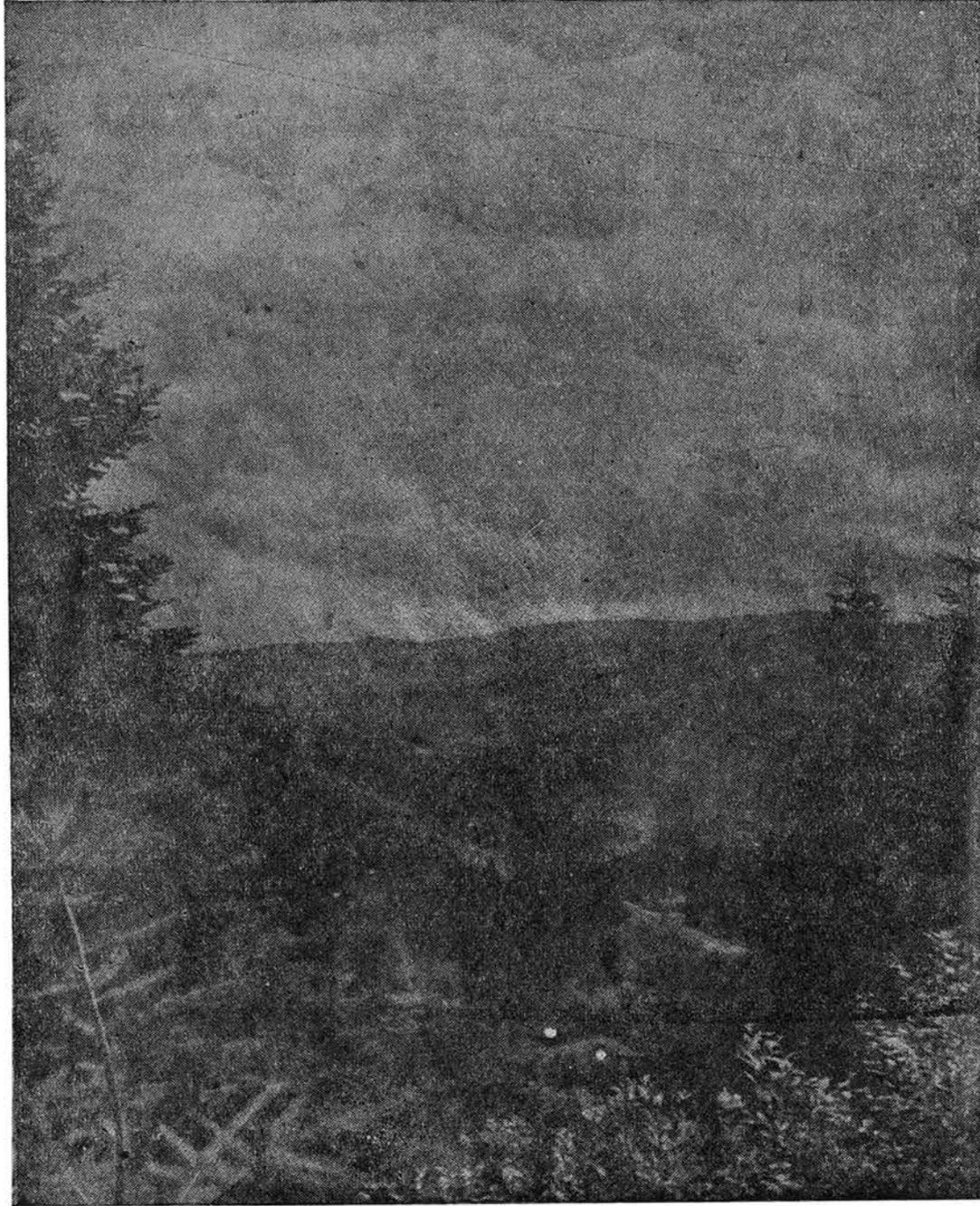
Bordeaux, le 1^{er} Mars 1871.

Semblable protestation n'aurait-elle pas dû être faite au moment où le boche en 1940 déclarait l'Alsace et la Lorraine comme faisant partie intégrante du Reich, du Grand Reich allemand. Mais ceci est heureusement de l'histoire ancienne. Si nos frères alsaciens et lorrains ont souffert terriblement de la déportation vers les bagnes d'outre-Rhin, au nombre de 400.000, si 300.000 autres ont préféré être expulsés d'Alsace et de Lorraine en France pour ne pas rester sous la coupe du boche exécré, si 140.000 jeunes gens ont été enrôlés de force dans l'ignoble Wehrmacht, nos provinces martyres ont retrouvé aujourd'hui leur statut d'antan. Il faudra, certes, du temps, pour panser les terribles blessures reçues, pour reconstruire les usines détruites, relever les villages disparus presque entièrement, reconstituer les foyers dispersés. Mais l'âme alsacienne et lorraine est une âme forgée au creuset de la douleur. C'est une âme qui ne connaît ni découragement, ni démoralisation, ni désespérance. En voulez-vous une preuve flagrante ? Je vais mettre sous vos yeux quelques extraits de lettres venues d'Alsace et de Lorraine qui vous diront ce que sont les sentiments de nos frères si éprouvés durant ces six ans de guerre. Et ces extraits ont ceci de particulier, c'est qu'ils ont été pris dans des *lettres commerciales, purement commerciales* pour la reprise des relations avec l'Égypte et qu'a bien voulu nous communiquer un de nos membres, ce dont nous le remercions bien sincèrement :

Massevaux (Haut-Rhin) 5 Mai 1945.

... ..
Nous sommes heureux d'avoir retrouvé notre mère-patrie de laquelle nous étions séparés contre notre volonté 4 1/2 ans. Nous avons souffert surtout moralement sous le régime nazi,

mais tout cela est du passé et notre unique désir est de pouvoir reprendre le travail pour remonter la France. Le début sera certes dur, avec les énormes dégâts dans tout le pays, mais avec la



Les Vosges.

Photo France-Orient.

volonté de tous et confiant en notre chef le Général de Gaulle, nous sommes persuadés que la France reprendra rapidement son ancienne place parmi les grandes nations.

... ..

Mulhouse (Haut-Rhin) 16 Mai 1945.

... ..

Par suite de cette guerre, nous avons énormément souffert surtout moralement ; notre personnel se trouve dispersé de tous côtés et beaucoup de nos jeunes se trouvent encore en Allemagne où la botte nazie les avait enrôlés de force. Maintenant il faut rebâtir, mais nous ne nous décourageons pas, bien au contraire ; nous sommes fiers de notre prestige et de nos chefs et pour cette raison avons à cœur de reconstruire plus belle.

Les difficultés que nous rencontrons sont grandes, mais nous les surmonterons ; jour pour jour la situation s'améliore et lorsque la question de la matière première qui nous a été volée par les boches sera résolue, ainsi que les transports, nous nous mettrons hardiment au travail.....

Avec satisfaction nous avons accueilli la haute teneur de votre lettre, venant directement de l'Egypte, qui nous prouve la sympathie dont jouit notre pays à l'étranger. Ceci nous encourage à redoubler nos efforts pour le bien et la grandeur de notre Mère Patrie : la France.

... ..

Lure (Haute-Saône) 19 Mai 1945.

... ..

Comme vous le dites si bien, c'est un bonheur d'avoir le Général de Gaulle pour maintenir haut le drapeau de la France et pour nous conduire finalement à la victoire. Aussi nous n'avons jamais perdu la confiance et en particulier *nous autres Alsaciens* avons tenu le coup et travaillé à l'ombre pour aider dans la mesure de nos moyens à chasser le boche exécré.

Malheureusement cela n'a pas été sans pertes et les nazis ont trouvé moyen d'assassiner mon fils âgé de 25 ans, trois jours avant la libération. Ils ont commis ce crime en tirant dans la nuque de mon fils et d'un de ses camarades.

Jamais on ne pourra rendre à ces bandits tout ce qu'ils ont fait endurer aux Français patriotes, mais nous espérons que les alliés auront compris la terrible leçon de cette guerre...

Comme vous le voyez je vous écris de Lure (Haute-Saône) où je me suis replié depuis 1940, car je ne tenais évidemment pas à rester à Mulhouse que les nazis avaient annexée comme s'il s'agissait d'une terre allemande.

Je compte rentrer d'ici quelques semaines à Mulhouse qui a souffert de la guerre aussi bien moralement que matériellement.

... ..

Mulhouse (Haut-Rhin) 19 Mai 1945.

... ..

Les beaux sentiments patriotiques que vous exprimez nous ont profondément touchés et nous pouvons vous assurer qu'ils correspondent exactement aux nôtres.

Il est évident qu'il n'existe pas de roses sans épines et que malgré la capacité du grand chef qui nous a sauvés des griffes boches, bien des questions sont à liquider pour qu'un équilibre total de la Nation soit rétabli et permette d'envisager l'avenir avec confiance ; mais le problème est essentiellement d'ordre moral et une guerre n'est pas précisément ce qu'il faut pour forger un bon moral.

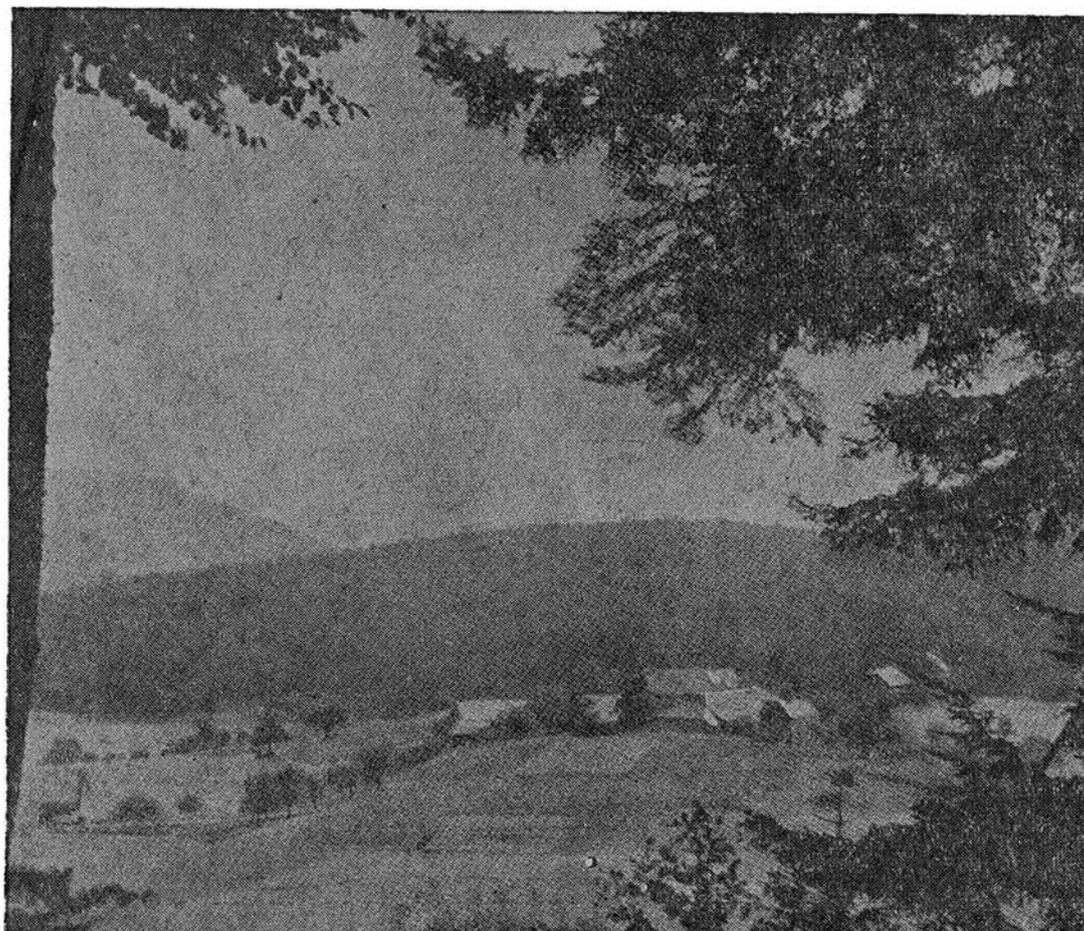
Nous sommes heureux de pouvoir vous dire que la guerre n'a pas fait de victimes dans notre famille malgré plusieurs bombardements aériens de notre ville..... Notre usine, par contre, a été touchée..... Elle est d'ailleurs en chômage depuis le 1^{er} jour de la mobilisation où nos jeunes gérants durent partir.

... ..

Steinbach (Haut-Rhin) 1^{er} Juin 1945.

... ..
Précédemment à la libération en raison surtout de la neige et des intempéries, la zone de combat s'était stabilisée dans notre région. Les habitants ont dû vivre plus de huit semaines dans les caves pour se mettre à l'abri des bombardements. Vous pouvez penser combien ils ont été heureux d'être délivrés par les troupes de la 1^{re} Armée Française.

Notre village a été copieusement arrosé par des obus de petits et moyens calibres dont une vingtaine ont éclaté dans nos établissements..... Alors qu'en 1918 Steinbach avait été totalement rasé, cette fois-ci le nombre des maisons complètement détruites est assez faible. Le nombre de tués est restreint. Toutefois il manque encore également beaucoup d'incorporés de



Près du Howald, paisible village vosgien.

Photo France-Orient.

force ou de déportés qui reviennent petit à petit. On craint que tous ne puissent pas rentrer sains et saufs. Il en est de même dans les petites villes voisines de Thann et de Cernay..... Mais les Alsaciens sont heureux d'avoir vu enfin la fin de leurs souffrances morales qui ont été particulièrement douloureuses pendant 5 années.

Les chefs d'industrie expulsés par les Allemands sont revenus avec l'espoir d'aider au relèvement et reprendre bientôt une activité morale.

... ..

Guebwiller (Haut-Rhin) le 8 Juillet 1945.

Me voici enfin renseigné sur votre sort. Votre bonne missive du 28/5 me parvient à l'instant et je me soumetts volontiers à l'agréable mission de vous donner des nouvelles de notre Alsace redevenue française.

... ..

Mes deux garçons sont revenus du front allemand. L'aîné a 20 ans, a déjà deux ans de campagne russe sur le dos ; blessé il nous est revenu en novembre dernier et a fait de son mieux pour ne plus retourner à l'enfer hitlérien. Le plus jeune, 19 ans, s'est fait prendre par les Américains. En juin 1940, j'ai quitté avec ma famille, tout ce qui m'était cher, pays, foyer et amis. Echoué à Brive où il y avait quelque cinquante mille réfugiés, nous vivions comme les Bédouins d'Égypte : couchés sur la paille, faisant notre popote dans le fossé et cherchant le bois mort dans la forêt toute proche. L'hygiène n'étant pas des meilleures, nous décidâmes de rentrer au logis dès que possible. Evidemment, nous vîmes des uniformes allemands déjà à cette époque s'infiltrer dans le midi de la France (octobre 40), mais jamais je n'aurais cru possible que nos garçons alors de 14 et 15 ans dussent porter cette camisole de force vert moutarde. Hélas ! l'ogre allemand gagnait d'appétit au fur et à mesure que la guerre lui ruinait ses hommes. Aussi l'Alsace était tributaire contre toutes les règles de droit. Total : sur 350.000 mobilisés, 40.000 ont péri pour une cause qui n'était pas la leur. Combien de pauvres parents (plusieurs dans notre voisinage), attendent peut-être en vain, le retour d'un fils ou d'une fille, car, sachez bien que les filles n'étaient pas exclues. De l'Arbeitsdienst où chacune devait figurer, on pressait les jeunes filles dans des formations promilitaires et sous prétexte de leur accorder une nourriture abondante, ces pauvres filles devaient monter la garde, bottées et ceintrées comme leurs compagnons mâles, exposées aussi comme eux aux terrifiants bombardements de fer et de phosphore.

... ..

Je ne veux pas vous fatiguer avec tous ces détails. Il vous suffira de savoir que nous sommes heureux de n'avoir plus ces sales boches à la tête de nos administrations. Il est vrai que nous n'avons pas encore le paradis en France, loin de là, et si d'aucuns nous vantent l'ordre et la discipline allemandes, je ne puis que répondre : *dans une maison de correction il n'y a jamais de désordre.*

... ..

A tour de rôle, hommes et femmes de plusieurs établissements sont allés creuser des tranchées le long du jardin public, sur les routes et parfois par une pluie battante et tout cela pour le roi de Prusse. Les Français sont rentrés en ville sans tirer un seul coup de fusil.

... ..

Tels sont les sentiments qui animent nos frères d'Alsace et de Lorraine. Et, ami lecteur, reprenez surtout cette phrase : « Dans une maison de correction il n'y a jamais de désordre ». Avec de tels sentiments on peut envisager l'avenir avec confiance. A la fin du mois dernier l'A. F. P. nous rapportait que Monsieur Tadgen, Ministre de la Justice, avait fait dans l'Ille-et-Vilaine une série de conférences organisées par les sections locales du Mouvement Republicain Populaire. Dans ces conférences, le Ministre a donné des chiffres du tragique bilan de la guerre et de l'occupation ennemie en France. « La France, a-t-il dit, a perdu 45 % de sa fortune. La dette publique atteint le chiffre inouï de 1 600 milliards. L'occupation nous a coûté 860 milliards. La guerre a détruit 1.785.000

maisons, 5.000 ponts, la moitié des grandes gares. Nous avons perdu 300.000 wagons sur 500.000 et presque tous nos camions ; presque tous nos ports de Dunkerque à Toulon ont été détruits. Le travail français pour l'ennemi représente 12 milliards et demi d'heures perdues pour la France. Ajoutons à cela la disparition de la moitié de notre cheptel, des 3/4 de notre outillage agricole. L'ensemble des destructions, pertes, vols et pillage atteint le chiffre de 4.697 milliards soit 45 % de notre fortune nationale ».

4.697 milliards ! On s'imagine difficilement ce que représentent de tels chiffres dits « astronomiques ». On jongle aujourd'hui avec les milliards de francs comme autrefois avec les milliers de francs. En un mot on s'habitue à ce nouveau langage. Et cela est mieux ainsi, car devant l'immense tâche qui nous attend pour rendre à notre patrie, chacun dans sa sphère, petite ou grande, sa splendeur, sa prospérité, sa richesse, ce bien-être d'autrefois que chacun aimait à trouver sur son sol, on se sent plus courageux. Et dans cette tâche, qui est un devoir pour nous, le courage et la ténacité de nos compatriotes d'Alsace et de Lorraine doivent être un exemple pour nous.. Parlons un peu moins, beaucoup moins même et agissons davantage, avec désintéressement pour le plus grand bien de notre patrie qui nous appelle à son aide et que nous n'oserions abandonner.

A. SCURMANN.

*
**

A l'appui de ce qui précède nous reproduisons ci-après une page de M. Jean Schlumberger parue dans France-Orient de Juin dernier, sous le titre :

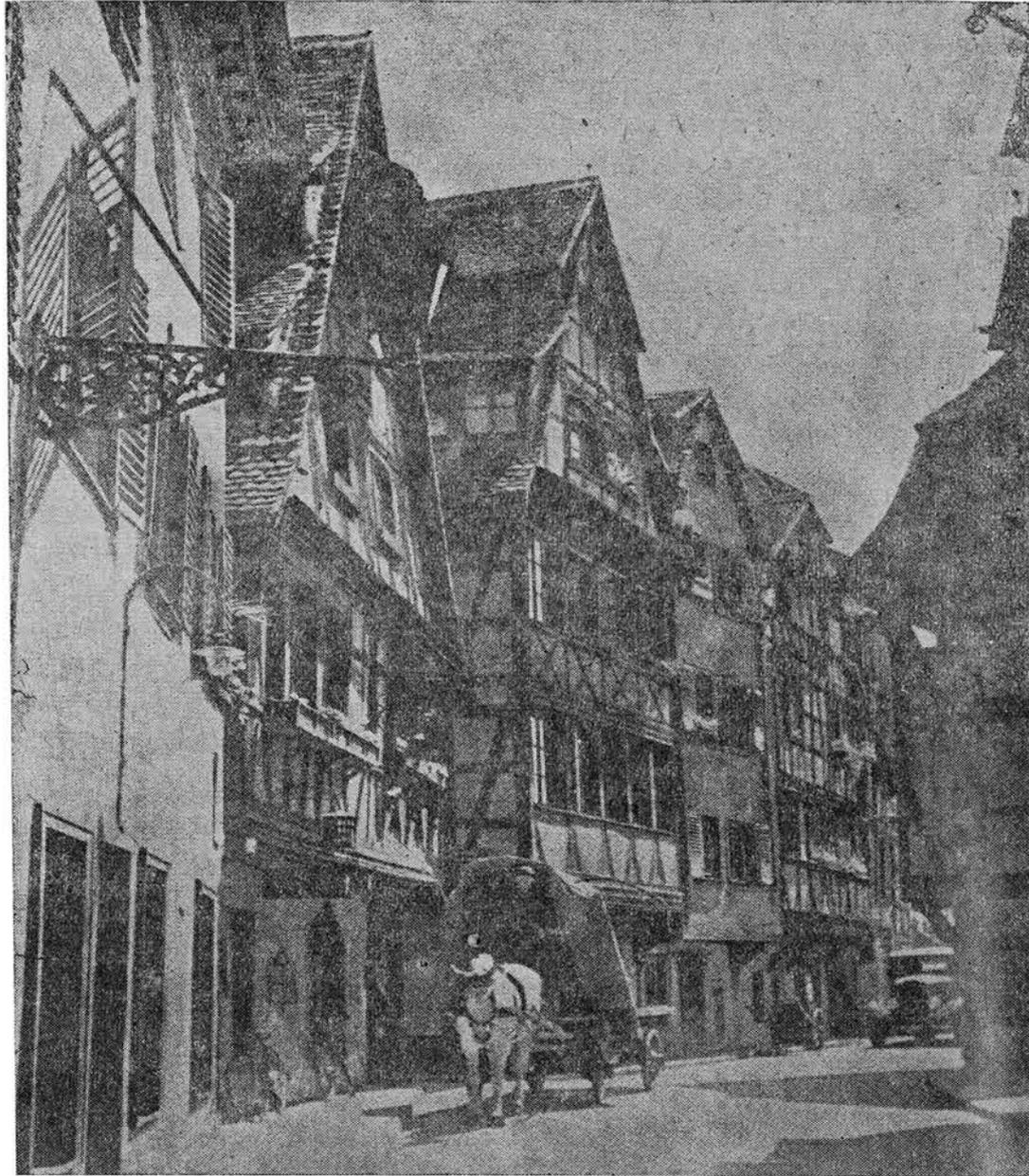
N. D. L. R.

ALSACE

Dans quel état, saignant de quelles blessures, allons-nous retrouver, nous autres Alsaciens, notre pays natal ? Malheureuse terre, éternelle proie, deux fois abandonnée par la France vaincue, deux fois condamnée à l'opprobre de porter les armes contre ceux dont elle payait la rançon. Pendant quarante-quatre ans, son peuple tenace ne s'était laissé entamer ni par les flatteries ni par les brutalités de ses maîtres ; mais les quatre années de sa nouvelle servitude ont été d'une autre rudesse. Il n'était pas question, cette fois, de l'appivoiser : il fallait faire vite et le rompre par la terreur. Nous avons su par d'émouvants messages quel bloc de résistance les Nazis avaient rencontré. Mais de quel prix, dans chaque village et chaque famille, cette fidélité a-t-elle été payée ? Nous tremblons devant ce que nous allons apprendre.

Il faut que le peuple alsacien ait une vitalité bien forte pour que tout ce qu'il a fourni de sang durant un siècle ne l'ait pas épuisé. Il a toujours eu l'humeur aventureuse. Que de soldats, donnés à Napoléon, de marins à nos flottes ! Ses enfants allaient volontiers chercher fortune en Algérie, en Amérique. Mais ce n'était là que la naturelle expansion d'un trop plein d'énergie, l'assaimage d'une ruche active. La saignée douloureuse n'a commencé qu'en 1871, quand massivement, tous

ceux qui refusaient de perdre leur nom de Français ont dû quitter le territoire. Et l'exode a continué pendant des années, écrémant le pays de ses éléments les plus résolus. A l'âge de 15 ans il nous fallait choisir, ou d'être inscrits sur les listes militaires allemandes, ou de partir avec l'interdiction de ne jamais repasser la frontière. Et nous étions nombreux à partir en déchirant toutes nos attaches.



Alsace, Province Française.

Photo France-Orient.

Qu'était-ce pourtant que ces mesures si rigoureuses en regard de celles qui ont suivi le nouveau retour des envahisseurs ? Comme on traîne la herse sur un champ, ils ont râclé cette malheureuse terre, tâchant d'en arracher tout ce qui leur

paraissait capable de résistance. Expulsions brusquées, totale spoliation. Et par un comble de perfidie, quand les Nazis se virent livrer par Vichy toute la France, ils prétendirent rabattre leur poigne sur ces Alsaciens qu'ils avaient chassés. Il n'y avait plus rien à leur prendre, puisqu'ils avaient dû partir, n'emportant chacun qu'une valise. Mais ils étaient encore bons pour le travail forcé, et les jeunes pour boucher les vides dans les divisions de Russie, et ceux mêmes dont on ne pouvait tirer aucun service, au moins fallait-il les réduire au silence, empêcher que leur seule présence ne soulevât l'indignation. On sait quel sauvage coup de filet fut jeté sur l'Université de Strasbourg, réfugiée à Clermont-Ferrand, et dans quelles conditions inqualifiables, professeurs et étudiants furent déportés. Décapiter un pays en décapitant son élite, ce fut toujours la méthode du régime envers les peuples qu'il destinait au servage. De quelle liste de victimes le martyrologe alsacien en serait-il encore accru ? Mais si cruels que soient les coups, l'Alsace, avec son Université, saura bien devenir l'avant-poste de la pensée française sur le Rhin.

Etrange petit pays, difficile à connaître parce qu'il est composé des éléments des plus divers, mosaïque des régions agricoles, et industrielles de communautés protestantes et catholiques. Mais tout cela, brassé par les épreuves communes, a fini de former quelque chose de très ferme et de très accusé. Déroutant pour les gouvernants des grandes nations, parce que son histoire l'a coulé dans un moule très particulier et qu'il tient âprement à sa personnalité propre. On nous reproche d'être rétifs et contredisants, mais est-ce notre faute si pendant des années désespérantes nous n'avons sauvé notre intégrité qu'en disant obstinément : « Non » ? Les Allemands n'avaient pu venir à bout de cette volonté de rester distincts, mais par combien de balourdises, les politiciens n'ont-ils pas réveillé parfois cette susceptibilité mal commode ! La tempête a balayé jusqu'au souvenir de ces ombres ; mais si ce peuple est, Dieu merci, resté le même, puissent les politiciens avoir changé, puissent-ils même ne pas revenir du tout.

N'avoir pour langage qu'un patois inapte à exprimer la vie supérieure de l'esprit, c'est là le cadeau d'une mauvaise fée. Les Suisses alemaniques et les Luxembourgeois l'ont reçu dans leur berceau comme les Alsaciens. Cela crée des barrières favorables à l'indépendance, mais gênantes pour ceux qu'elles enferment, irritantes pour ceux du dehors. La France s'est étonnée devant ce dialecte germanique ; elle n'a pas toujours suffisamment discerné qu'il ne faisait pas les âmes germanes. Fustel de Coulanges avait bien raison de s'écrier dans la lettre indignée qu'il écrivait en octobre 1870, au professeur berlinois Mommsen : « Vous vous targuez qu'on parle Allemand à Strasbourg, en est-il moins vrai que c'est à Strasbourg qu'on a chanté pour la première fois la Marseillaise » ?

C'est la Marseillaise interdite qu'on y chante de nouveau. Et si c'est un accent qui n'est pas la pure prononciation de Touraine, qu'est-ce que cela fait ? C'est en demeurant fortement elle-même que l'Alsace rendra service à la France.

JEAN SCHLUMBERGER.

RECONSTRUCTION

Voici un passage de la lettre de Mars-Avril 1945 adressée par l'Association des Alsaciens et Lorrains à ses membres et montrant les efforts pour reconstruire la Patrie.

France, le 27.4.45. A quelques kilomètres du pont de Kembs, sur le Rhin, la France avait construit avant la guerre une usine ultra-moderne qui fournissait en courant toute l'Alsace et au delà. A peine nos troupes avaient-elles atteint le Rhin de Strasbourg à Bâle que déjà une poignée d'hommes audacieux préparaient la remise en marche de l'usine. L'entreprise paraissait un défi au bon sens, car les casemates allemandes étaient à moins de 330 mètres sur l'autre rive du fleuve et, pourtant, elle fut menée à bien dès le début de 1945.

L'usine se trouve près de Kembs, à l'endroit où le Rhin se divise en deux bras dont l'un est utilisé pour alimenter les turbines. Le village de Loechle, qui se trouve à proximité, offre le même spectacle désolé que de nombreux villages des bords du Rhin. Maisons détruites, population évacuée, silence pénible, tout n'évoque que ruines et désolation. Pourtant, quelques hommes en combinaison bleue étaient installés dans le village et c'est de là qu'ils partaient pour effectuer un travail aussi mystérieux qu'efficace. Conduits par un jeune ingénieur, ces hommes venaient à l'usine jour et nuit. Par de longs détours, ils atteignaient les berges du fleuve, puis franchissaient la digue en se camouflant de leur mieux, car les tireurs allemands de l'autre côté étaient vigilants, et malheur à celui qui avait l'imprudence d'apparaître trop longtemps à découvert.

La grande construction avait été peinte en vert par l'ennemi et vue de loin elle paraissait intacte ; en fait, elle avait été criblée d'obus et les mortiers avaient fait leur œuvre. Les isolateurs bien alignés avaient subi de graves dégâts, mais nos hommes les ont rapidement réparés.

Par les couloirs humides, qui rappellent l'intérieur d'un sous-marin, on accède à la salle des turbines. Pendant des semaines, la petite équipe de spécialistes a dû s'acharner à la tâche pour remettre en marche la première turbine. Souvent même il a fallu les efforts physiques de chacun pour suppléer à la puissance encore insuffisante des machines. Mais leurs efforts ont été fructueux et on retrouve partout la même transformation rapide. Même le poste de commande, centre infiniment complexe, aux cadrans mystérieux, aux fils innombrables, a été complètement réparé et Dieu sait si les Allemands avaient soigné sa destruction.

Ainsi, dès Mars 1945, la lumière était partout revenue, la vie avait repris dans l'usine et tout cela s'était passé à la barbe du boche qui ne s'aperçut de rien, ne soupçonnant jamais qu'un objectif aussi exposé et aussi abîmé pût être utilisé par les Français. Ils n'avaient pas soupçonné non plus que leur séjour sur la rive droite du Rhin serait de courte durée et que nos troupes reprendraient aussi vite leur marche en avant. Mais, maintenant, nos ouvriers n'ont plus besoin de se baisser pour franchir la digue qui mène à l'usine de Kembs et celle-ci peut fonctionner sans crainte au service de notre Alsace libérée.

I. — ARAIGNÉE DU MATIN..... CHAGRIN !

*Sur le fond clair de ma fenêtre
que le matin rougit à peine,
en m'éveillant je vois paraître
une araignée qui se promène,
qui se promène sur le tulle
en remuant son mandibule.*

*Va-t'en, coquine, ou je t'écrase !
Criai-je en lui lançant ma botte ;
mais je la manque, et c'est un vase
que j'ai brisé !... L'araignée trotte
trotte, narquoise, sur le tulle
en agitant son mandibule.*

*J'enlève les morceaux épars
sur le tapis et je bougonne :
Suis-je assez bête, assez..... jobard !
et l'araignée, cette friponne,
du haut de mon rideau de tulle
approuve de son mandibule !*

*Et de cela je suis maussade
dans la journée ; j'ai peu d'entrain
et quasiment je suis malade.
— Causerait-elle du chagrin
l'araignée qui, dessus la tulle,
montre au matin son mandibule ?*

*Mais Jeanneton étant venue,
vite s'en va mon humeur noire ;
je suis content, je suis aux nues
et chante des airs de victoire !
..... Je guette sur l'écran de tulle
l'ombre menue d'un mandibule.*

*Car il est dit : lorsque le soir
elle apparaît à ceux qu'elle aime,
l'araignée donne de l'espoir.
-- Espoir de quoi ? --- Espoir quand même !
..... Par-dessus le rideau de tulle
Nous souriait la tarentule.*

II. — ARAIGNÉE DU SOIR.... ESPOIR !

— COMMENTAIRE —

<i>Cette araignée n'est qu'une image :</i>	<i>Elle poursuit l'œuvre pénible</i>
<i>la pauvre bête doit peiner</i>	<i>l'âme dolente et chagrine</i>
<i>pour expier certain outrage</i>	<i>pour que s'apaise l'irascible</i>
<i>qu'elle aurait fait à l'Athéné</i>	<i>et jalouse fille divine.</i>
<i>et du matin au crépuscule</i>	<i>Car elle croit, l'enfant crédule,</i>
<i>elle manie son mandibule !</i>	<i>qu'elle s'en ira de l'ergastule.</i>

<i>Mais elle espère rémission</i>	<i>Et nous aussi de grand matin</i>
<i>de son péché originel</i>	<i>peignons, comme elle, sans relâche</i>
<i>et prochaine restitution</i>	<i>pour expier ; mais, le serein,</i>
<i>de son brillant moule charme...</i>	<i>recrus, contents, devant la tâche</i>
<i>C'était une « mérétricule »</i>	<i>qui se termine, en somnambules</i>
<i>jadis que cet animalcule !</i>	<i>rêvons et regardons le tulle.</i>

Et nous vivons alors ailleurs
quelques moments, hélas, fugaces
dans l'irréel monde meilleur
loin de la bave des limaces ;
Dans ce pays les tarentules
se muent, le soir, en libellules.

Dr. A. NAPIER.

Avec nos Jeannettes

— Tu sais, parrain ?

— Quoi donc, mignonne ?

— Je vais aller avec les JEANNETTES en camping à Sidi Bishr.

A ce moment la maman intervient et affirme qu'il n'y a encore rien de définitif. La blondinette, elle, est sûre ! ne l'a-t-on pas inscrite auprès de cheftaine.

— Oui d'accord, répond la mère, mais comme tu n'as pas été sage je me demande si je dois t'accompagner.

— Bien, mais alors j'irai seule, répond ma filleule.

— Comment feras-tu si tu ne connais même pas l'adresse ?

— Oh ! c'est bien simple, retorque notre Jeannette de 7 ans ; je vais à la Gare je prends un billet pour Sidi Bischr et je monte en train. Arrivée à destination je



La Promesse.

demande où se trouve la propriété de Monsieur Santucci, puisque c'est là que nous allons et je vais rejoindre mes compagnes Vous voyez comme cela est simple.

Ayant débité cette tirade, ma charmante filleule m'interroge sur ma présence à cette fête. Après toutes ces explications je ne pouvais me dérober et puis on pouvait avoir besoin de parrain !

Malheureusement, cet après-midi du vendredi 14 Septembre, en compagnie de nos amis du Caire, nous n'étions guère en avance, lorsque nous découvrîmes, au milieu des sables, un coquet et verdoyant cotage, sur le gazon duquel évoluaient nos joyeuses Jeannettes. Un nombreux public, parmi lequel nous avons reconnu M. le Secrétaire d'Orient, attaché au Consulat Général de France et M^{me} Zawadowsky, applaudissait les concours et les jeux qui se déroulaient devant eux !

Le séjour à Sidi Bischr où vingt et une Jeannettes se rendirent dura cinq jours. La directrice, Cheftaine Marcelle, avait la responsabilité de tout ce petit monde. A son habitude, elle s'en tira avec tous les honneurs. A notre avis, Mademoiselle Marcelle Antoine, mérite les plus chaudes félicitations et tous les encouragements possibles pour son dévouement, sa patience et surtout son talent d'organisatrice. Ses charmantes sœurs, Odette et Paulette méritent, elles aussi, des remerciements pour l'aide matérielle qu'elles apportent à l'organisation des compétitions.

Le programme débuta par l'émouvante cérémonie de Promesses de cinq petites Jeannettes. A tour de rôle devant une statue de la Sainte Vierge, elles promirent obéissance à la loi des Jeannettes d'être fidèle à leur Devise : « De NOTRE MIEUX » — L'aumônier Scout, le R. P. Mezamet, reçut et bénit ces Promesses.

Puis on passa aux Jeux : Concours, courses à relai, aux cerceaux, dos à dos, etc. Pour terminer ce début une course à relai à la valise, à laquelle prirent part de graves Messieurs, papas des Jeannettes. Inutile de dire que cette épreuve eut un succès monstre, petits et grands s'en donnèrent à cœur joie.

Mais ces manifestations avaient creusé les estomacs et nos braves petites Jeannettes, aidées de leurs grandes sœurs les Guides, servirent aux assistants un goûter auquel elles-mêmes firent honneur. Par la même occasion, on procéda à la vente d'objets confectionnés par les Jeannettes, qui naturellement, avec la loterie, remporta un plein succès. Il y eut aussi une exposition de travaux miniatures entre autres des chambres de poupée.

On passa ensuite aux attractions : scènes mimées telles que : les mouchoirs d'Odile, les canards, Jeannette prend garde, Bamboula, etc.

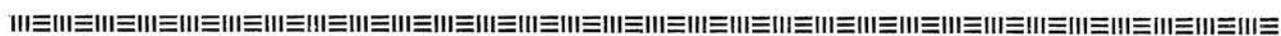
Les rondes et les danses terminèrent ce charmant après-midi.

Après la prière, le petit groupe qui avait formé le cercle chanta gracieusement l' « Au Revoir ».

Avant de nous retirer, nous avons tenu à adresser nos remerciements à M. Santucci qui a bien voulu mettre à la disposition de nos petites Jeannettes sa magnifique propriété et qu'il a eu l'amabilité de nous faire parcourir avant notre départ.

En partant, nous tenons à féliciter à nouveau l'animatrice de cette fête qui reçoit nos compliments avec le sourire du devoir accompli.

Le parrain de Nicole.



En réglant directement vos cotisations, vous nous économiserez d'inutiles frais d'encaissement.

* * *

Il est rappelé aux membres que la Bibliothèque de l'Union s'enrichit chaque jour de nouveaux volumes et qu'elle peut être consultée avec fruit.

CONTRETEMPS

Nous publions ici avec grand plaisir un conte vécu qui nous a été envoyé spontanément du Caire par un admirateur de notre Union auquel nous adressons nos sincères remerciements.

N. D. L. R.

à Monsieur Janig Chaker,
Chevalier de la Légion d'Honneur,

— Une dame vous demande, qui ne veut pas dire son nom.

— Le client qui dissimule son nom n'est pas un client.

— Faites entrer quand même.

Le clerc introduit une femme d'âge incertain, vêtue de noir, qui s'avance à la manière d'un gibier traqué.

Nous échangeons deux onomatopées qui veulent dire :

— Vous ?

— Moi.

Banale affaire de prêt sur gage. Elle a remboursé le prêt sans obtenir restitution du gage.

Pendant qu'elle ronronne son histoire d'une voix monocorde, je reconstitue mentalement le fait-divers qui nous rapprocha.

*

**

Tous les matins, entre 8 heures et la demie, le long de l'avenue plantée d'acacias, je musardais à pied, sans hâte, vers mon bureau.

A la même heure, une jeune fille, pédalant dans la même direction, me côtoyait, me frôlait presque, pressée, elle, d'arriver qui sait où.

L'habitude tisse des fils arachnéens entre inconnus.

Lorsqu'elle manquait au rendez-vous informulé, l'horizon familial perdait, pour moi, son équilibre.

De même, sans doute, lorsqu'un hasard décalait mon horaire, devait-elle éprouver comme une curiosité dépitée.

Le temps aidant, des hardiesses s'esquissaient.

Quand elle me dépassait de quelques tours de roue, elle se retournait, railleuse et svelte, pour voir comment je faisais de face.

L'épreuve n'était point pour m'intimider, — et mon regard, déjà braqué sur sa nuque, la soumettait au même examen.

Elle avait un visage rond, mangé de deux yeux immenses et verts, une bouche qui saignait de passion, un corps d'androgynie.

Elle était gainée de tissus choisis avec goût, d'étoffes qui serraient la ligne comme un fourreau une lame de prix.

Il se dégageait d'elle une assurance tranquille qui décourageait l'aventure : cette gamine jouait innocemment avec les allumettes.

*
**

Les choses en seraient restées là : je le jure.

Un matin, je demande audience au Directeur d'une Société de Transports en commun.

On m'introduit chez la secrétaire.

Choc : c'était elle, chair et os, sculptée dans une robe d'une seule pièce, ses grands yeux verts illuminant la chambre.

Sans un mot, sans un sourire, elle m'introduit chez son chef.

Derrière un immense bureau, le Directeur-Général, un grand gaillard bâti comme un chêne, m'écoute avec une nonchalance teintée d'ironie.

La thèse que j'expose n'est évidemment pas la sienne.

Les objections s'entre-choquent avec un froissement d'épées.

Là où j'abats cœur, l'adversaire oppose trèfle ou carreau : son jeu, comme les statuts de sa Société, manque de cœur.

Je me retire, sur la promesse vague qu'on essaiera de trouver un biais.

Accrochée au récepteur, la jeune secrétaire téléphone.

Voix lourde mais sans poids, qui fait claquer les dents d'envie.

Et c'est tout. — Oui, vraiment tout : ne l'ai-je pas juré ?

*
**

A quelques jours de là, en parcourant un journal, mes yeux vacillent sur ces lignes :

« Le Directeur de la Société des Transports en commun et ses collaborateurs ont la douleur de faire part de la perte qu'ils viennent d'éprouver en la personne de leur camarade, Mademoiselle X....., brutalement ravie à leur sympathie ».

La foudre s'abattant à mes côtés ne m'eût pas plus violemment projeté au dehors.

Un camarade employé à la Société me renseigne avec une lenteur circonspecte :

— Elle est entrée à l'Hôpital lundi, elle y est morte mercredi, on l'a enterrée jeudi.

Je demande l'adresse des parents :

— Une vieille maman, domiciliée au rond-point Saladin.

Dix minutes plus tard, je suis en présence d'une femme d'âge incertain, vêtue de noir, — la même, parbleu, — qui me soupèse, me jauge, me cube.

— Oui, elle est morte. — Vous la connaissiez ?

— Que non.

Intérieur d'une accablante banalité, si peu à son image. — C'est donc là qu'elle vivait, quand elle vivait ?

La vieille se méprend sur mon regard :

— Vous voulez visiter ?

Avant que j'aie compris, elle me précède dans une grande chambre garnie de pauvres meubles disposés avec le souci d'atténuer leur roture. — Au milieu, contre l'un des murs, un grand lit à colonnes, recouvert d'un drap immaculé. — Au chevet, une petite table sur laquelle traînent quelques livres : Bourget, Hugo, Mauriac.

— Oui, elle lisait beaucoup.

Sur le panneau d'en face, la classique armoire à trois glaces biseautées. — Par le battant entr'ouvert du milieu, j'aperçois, pendues à la tringle de cuivre, la gamme des robes légères que sa grâce animait. Sur une table, des œillets agonisent dans un vase. Devant un fauteuil bas, doublé de mauvais reps, deux mules, deux petites mules couleur pourpre, attendent, mais quoi ?

Tristesse des choses : sunt lacrymae rerum.

La vieille qui m'épie, insiste :

— Vous la connaissiez donc ?

— Mais non : simples relations d'affaires.

Elle se répand sur une chaise : de grosses larmes jaillissent de ses yeux.

Je l'aime mieux comme ça.

Au fond, à travers la baie vitrée, un arbre, couvert des sequins du soleil déclinant, secoue sa chevelure avec un froissement d'étoffe déchirée.

Je demande :

— Où est-elle enterrée ?

— Au cimetière arménien, au fond, contre le mur.

— Venez avec moi : on lui portera des fleurs.

Un silence, — suivi d'un refus :

— Impossible de sortir avant le huitième jour.

Tant pis : j'irai sans elle.

*
**

Me voilà chez le fleuriste d'en face, — le fleuriste dont, de sa baie vitrée, elle a cent fois contemplé la vitrine flamboyant comme une palette renversée, — le fleuriste d'où viennent peut-être les œillets qui meurent là-haut.

Rien ne sera trop beau pour l'offrande : ni les roses qui saignent, ni ces hoovers dont la tendresse émeut, ni ces œillets poivrés qu'elle aimait sans doute, ni ces tubéreuses dont les insolents calices, encensoirs immobiles, refusent de s'incliner, ni ces petites fleurs des champs, bleu qui tremble, jaune-or qui vibre, rouge coquelicot qui sanglote et dont le clavier évoquera les robes fraîches en train de se faner dans l'armoire.

Alourdi de la moisson odorante, j'arrive au cimetière où dort d'un sommeil

de plomb la libellule qui, tous les matins, voletait, railleuse et solaire, le long des trottoirs de l'avenue plantée d'acacias.

Dans le fond, du côté du mur, un fossoyeur creuse encore une tombe.

Je l'interroge :

— Cette jolie jeune fille qu'on a enterrée il y a trois jours.....

Il me ramène en arrière, très en arrière, vers l'entrée, à gauche :

— Voilà.

— On m'avait dit que c'était au fond contre le mur, vers le milieu.

— Pas du tout : c'est ici.

Des couronnes en gros papier violet, des fleurs fripées qui sentent le cadavre, des rubans sur lesquels zig-zaguent des inscriptions souillées de boue, tous les déchets d'une solennité récente s'amoncellent en tas sur un monticule de terre récemment retournée.

Après tout, étranglé par l'émotion, j'ai peut-être mal compris.

Pendant que l'homme de peine range le nouveau butin dans des vases de fortune, obéissant aux réactions ancestrales, mes mains se joignent, et des profondeurs de ma chair, montent des lambeaux de prières oubliées :

— que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.....

Des oiseaux cisailent l'air, l'herbe pousse à travers les moellons disjoints, une fontaine égrène la mélancolie de son eau dans la margelle en ciment, le soleil pose ses gerbes d'or sur le marbre des tombes environnantes, la vie poursuit cruellement son cours.

*
**

Et me re-voilà, ce soir, en présence de la mère.

L'affaire dont elle m'entretient n'était qu'un prétexte.

Une idée fixe la poursuit : quelle place ai-je occupée dans la vie de sa fille ?.....

Inlassable, elle s'inquiète :

— Vous êtes allé au cimetière ?

— Oui, j'ai même déposé des fleurs sur un petit tertre.

— Où ça ?

— A gauche, en entrant.

— Mais non : c'est la tombe d'une orpheline enterrée la veille. — Ne vous avais-je pas dit que notre caveau était au fond, presque au milieu, contre le mur de clôture ?

Misère de tout.

Même cela, même ce premier et dernier hommage n'aura pas atteint son ombre diaphane.

Du coin où repose ce corps d'éphèbe qui muait, elle aura souri au spectacle de ma peine désaxée.

Inclinons-nous, dit un héros de Sophocle, devant la volonté des Dieux plus puissantes que celle des Hommes.

Nos existences eurent beau se frôler : nés à contre-temps, nous ne nous serions jamais rencontrés, même sur les plans invisibles où s'affrontent et se nouent pourtant les plus lointaines destinées.

JOSÉ CANERI.

extrait de « La Tête en bas ».



Société de Comptabilité de France

SECTION D'ÉGYPTE

Siège central : 13, Place Mohamed Aly — Alexandrie

Alexandrie, le 15 Septembre 1945.

M.....,

Nous avons l'honneur de vous informer que la Réouverture des Cours du soir de la Société de Comptabilité de France aura lieu le *Lundi, 15 Octobre 1945*, à 7 h. p.m., au Siège Social, 13, *Place Mohamed Aly*.

La Section d'Égypte prépare aux Examens du 1^{er} degré (Certificat de Teneur de Livres) et du 2^{me} degré (Diplôme de Comptable). Les deux titres peuvent être obtenus dans la même session.

Les matières enseignées sont :

Pour le 1^{er} degré : Tenue des Livres, Comptabilité Commerciale — Commerce — Correspondance Commerciale — Arithmétique Commerciale — Algèbre.

Pour le 2^{me} degré : Comptabilité Industrielle — Comptabilité Agricole — Comptabilité des Sociétés Commerciales — Opérations Financières : Banque, Bourse des Valeurs, Bourse des Marchandises, Changes et Arbitrages — Mathématiques Financières — Législation Commerciale — Droit Fiscal — Economie Politique.

Comme chaque année, nos Cours seront donnés par des professeurs choisis, chacun dans sa spécialité, parmi les personnalités les plus remarquables du Commerce, de la Haute Finance, du Barreau et de l'Enseignement, tous techniciens compétents tant au point de vue pratique qu'au point de vue pédagogique.

Notre enseignement s'adresse tout particulièrement aux adultes - jeunes gens ou jeunes filles - cherchant à améliorer leur situation, ou désireux de se constituer un bagage technique leur permettant de se lancer dans les carrières commerciales.

L'attention des futurs auditeurs de la S.C.F. est spécialement attirée sur l'intérêt qu'ils ont à consacrer deux années au moins à leurs études.

Chaque auditeur doit remplir très exactement un bulletin délivré par le Secrétariat. L'inscription et la délivrance des cartes d'auditeurs ont lieu, tous les jours ouvrables, de 5 h. à 8 h. p.m., au Secrétariat Administratif de la Société (Téléphone 28587)

On trouve au Siège Social les programmes officiels des Examens du 1^{er} et 2^m degrés, avec les conditions d'inscription.

Nous rappelons que nos Cours sont gratuits et qu'il n'est simplement perçu qu'un droit d'inscription de P.T. 100 pour la scolarité.

Nous espérons, M....., que vous voudrez bien, soit vous faire inscrire pour suivre nos Cours, soit parler de notre Œuvre aux personnes de votre entourage qui auraient l'occasion de s'y intéresser, afin que nous puissions, comme par le passé, donner notre enseignement à de nombreux auditeurs.

Recevez, M....., nos salutations distinguées.

Le Directeur des Cours.

G. KOLLER.

Le Président.

P. BRUNEEL.

* * *

M.....,

Nous avons l'honneur de vous informer que la reprise des Cours du soir de *Comptabilité en Langue Arabe* a été fixée au *Lundi, 15 Octobre 1945*.

Les Cours, qui sont placés sous le haut patronage et le contrôle du Ministère Egyptien de l'Instruction Publique, sont à deux degrés et comprennent les matières suivantes :

Pour le 1^{er} degré : Tenue des Livres — Comptabilité Commerciale — Documents Commerciaux — Correspondance Commerciale.

Pour le 2^me degré : Comptabilité des Sociétés Commerciales — Comptabilité Industrielle — Comptabilité Agricole — Droit Fiscal.

L'admission aux Cours est gratuite : un droit d'inscription de P.T. 150 est uniquement perçu pour la scolarité.

COURS DE LANGUE ARABE. — Indépendamment des Cours ci-dessus, un Cours spécial de Langue Arabe, également gratuit, sera assuré à partir du 15 Octobre prochain. Droit d'inscription : P.T. 150.

Les inscriptions sont reçues à partir du 17 Septembre, tous les jours ouvrables, de 5 h. à 8 h. p.m., au Secrétariat de la Société (Téléphone 28587).

Recevez, M....., nos salutations distinguées.

LE CONSEIL D'ADMINISTRATION.

ENTRE NOUS

DONATION. — Avant son départ, notre excellent camarade Pierre Marais a bien voulu faire don de 500 piastres à notre revue.

Nul doute que ce geste sera des plus appréciés par notre rédacteur en Chef qui, en ce moment est plutôt dans une situation difficile.

Un très grand merci au généreux donateur que nous inscrirons à vie pour un service du PÉRISCOPE.

MARIAGE. — Nous avons le plaisir de faire part du mariage de notre Camarade David Messeca, avec Mademoiselle Evelyn Lallouche.

La bénédiction nuptiale leur a été donnée le Jeudi 23 Août 1945 au Temple Eliahou Hannalie.

Aux jeunes mariés nous présentons nos meilleurs vœux de bonheur et de prospérité.

DÉCÈS. — Nous avons appris avec un profond regret le décès survenu vers la fin du mois d'Août de notre camarade René de Bellair, membre fondateur de notre Association, et qui, durant de longues années, était attaché auprès des Bureaux de l'agence de la Compagnie des Messageries Maritimes à Alexandrie.

Le défunt, qui avait perdu sa compagne depuis quelques années, vivait seul et, à la suite d'une maladie subite, fut transporté à l'Hôpital Européen où il décéda peu après sans que notre Union en fût avisée. Nous le regrettons vivement et conservons le souvenir d'un excellent camarade.

*
**

M. Bruno Savon, M. et M^{me} Georges L. Savon, et la Société L. Savon & Co., regrettent d'annoncer que Monsieur Gilbert Savon, Membre Actif de la Résistance à Marseille, où il fut arrêté par la Gestapo en Février 1943, a été fusillé par les Allemands à Karlsruhe le 1^{er} Avril 1944.

P. LHENRY.



CHALONS

la Maison de Qualité

d'ALEXANDRIE

*A partir du Lundi 1er Octobre 1945,
CHALONS présente ses Nouveautés d'Hiver :*

ROBES DE VILLE ROBES DE SOIR
MANTEAUX FOURRURES
TOUS ARTICLES LAINE
LAINAGES SOIERIES SACS
FRIVOLITÉS
et tout ce que la mode a créé
pour cet hiver.

***CHALONS n'offre en tout qu'une seule qualité,
la meilleure, au meilleur prix.***

12-11

Le règlement de toute annonce doit se faire sur présentation d'un reçu officiel de l'Union

L. SAVON & C° Ltd.

PORT-SAID — ALEXANDRIE — LE CAIRE — SUEZ
MANSOURAH

AGENTS MARITIMES

IMPORTATEURS DE CHARBONS DE SOUTES ET INDUSTRIELS

CONCESSIONNAIRES DES HUILES LUBRIFIANTES

VEEDOL & TYCOL

CHANTIERS DE RÉPARATIONS DE NAVIRES A PORT-SAID

ENTREPRENEURS DE L'AMIRAUTÉ BRITANNIQUE A ALEXANDRIE

R. C. A. 28080

12-10

O. SIVADE

TAILLEUR



18, AVENUE FOUAD 1^{er} — ALEXANDRIE

Téléphone 29262

12, SHARIA ELOUI — LE CAIRE

Téléphone 54332

12-2

Le règlement de toute annonce doit se faire sur présentation d'un reçu officiel de l'Union

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

AGENCES EN ÉGYPTE

dépendant exclusivement de l'administration
de leur Siège de Londres

ALEXANDRIE -- LE CAIRE -- PORT - SAID

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

LOCATION DE COFFRES-FORTS A DES CONDITIONS AVANTAGEUSES

12-6

CAMARADES, Pour tout ce qui concerne la PHOTOGRAPHIE

adressez - vous à **THE QUALITY SHOP** 11, rue Fouad I^{er}

RABAIS SPÉCIAL POUR LES MEMBRES DE L'UNION

M. G. H. BOZADJIAN, propriétaire de l'Établissement, Membre actif de l'Union,
nous prête gracieusement son concours
pour les prises de vues lors de nos diverses cérémonies
soit en notre local soit au dehors.

Maison Française
MARIANNE

PASSAGE CINÉMA ROYAL - ALEXANDRIE

LINGERIE, BAS & NOUVEAUTÉS

12-4

Le règlement de toute annonce doit se faire sur présentation d'un reçu officiel de l'Union

THE LAND BANK OF EGYPT (BANQUE FONCIÈRE D'ÉGYPTE)

SIÈGE SOCIAL A ALEXANDRIE
Capital Social £ 1.000.000 Réserves et provisions £ 753.750
Registre du Commerce, Alexandrie No. 353

La LAND BANK OF EGYPT prête sur hypothèques aux propriétaires de terres et de maisons
Prêts amortissables à long terme. Elle prête aussi, sur simple signature,
à ses débiteurs, pour les besoins de leurs cultures. 12-6

LEBON & C^{IE}

SOCIÉTÉ EN COMMANDITE PAR ACTIONS
Siège Social à PARIS, 26, Rue de Londres
Registre du Commerce, Alexandrie No. 328

Production et Distribution du Gaz et de l'Electricité pour tous usages
en FRANCE, ALGÉRIE, ÉGYPTE, ESPAGNE

Usine à Gaz et Station Electrique d'Alexandrie à KARMOUS.

Vente des sous-produits du Gaz: COKE, GOUDRON.
Appareils d'Eclairage, LUSTRES, RADIATEURS.
Appareils de Chauffage: RECHAUDS, CUISINIÈRES, CHAUFFE-BAINS. 12-6



LES
TISSAGES
MODERNES
D'ÉGYPTE

MM. COUTURIER, CHARAOUI & C^{IE}
357, RUE CANAL MAHMOUDIEH - ALEXANDRIE

12-5

Le règlement de toute annonce doit se faire sur présentation d'un reçu officiel de l'Union

**Société de Transports,
Expéditions et Assurances**

PHAROS

Société Anonyme Egyptienne
Capital autorisé : L. E. 75.000
Capital versé : L. E. 50.000

Registre du Commerce Alexandrie No. 171

**Siège Social : ALEXANDRIE,
4, Bld. Saad Zaghloul**

Adresse postale : Boîte postale 318

Téléphones :

- 29333 Direction
- 29334 Service Assurance
- 29335 » Douane marchandises diverses
- 29523 » » tissus
- 26974 » Emballages et déménagements
- 29558 » Comptabilité et Caisse

Succursales au CAIRE, à PORT-SAID
et à PORT-TEWFIK (Suez)

**Agence en Douane, Transports Internationaux
et Groupages, Transit, Expéditions, Recouvrements.
Service rapide pour toutes destinations**

Service spécial d'emballages et de déménagements locaux (en fourgons capitonnés) et internationaux (en caisses et en cadres).

Correspondants de premier ordre dans les principales villes du monde.

ASSURANCE : Vie, Incendie, Vol, Infidélité, Accidents, Automobiles, Responsabilité Civile. — Transports : Maritimes, Fluviaux et Terrestres auprès de Compagnies de premier ordre et au Lloyd de Londres.

Commissariat d'Avaries : Constats et liquidations de Sinistres

12-6



*c'est
une Stella*



PUB JEAN GEHET

R. C. A. 5059 - 131

12-6

Le règlement de toute annonce doit se faire sur présentation d'un reçu officiel de l'Union

MESSAGERIES MARITIMES

Registre du Commerce Alexandrie No. 1262 — Port-Said No. 4557 — Suez No. 649

SERVICES MARITIMES POSTAUX ET COMMERCIAUX

ALEXANDRIE : 3, Avenue Fouad 1^{er} — Tél. 20941 — 21257

LE CAIRE : 16, Rue Elfi Bey — Tél. 59507

PORT-SAID : 8 et 9, Quai Sultan Hussein — Tél. 2009

SUEZ : Immeuble Medjidieh — Tél. 2.

12-9

INSTITUTE of SHORTHAND-WRITERS and TYPISTS

Direction: ANGELIL (I.S.T.) 14, Rue Sésostris - ALEXANDRIE

OUVERTURE DE NOUVEAUX COURS

STÉNO - DACTYLO - COMPTABILITÉ

Arabe - Française - Anglaise

LANGUE : Arabe

Leçons Particulières à l'I.S.T.
COURS PAR CORRESPONDANCE :

STÉNO arabe "Méthode AL-AHRAM"
Tenue des Livres en Langue arabe

Examens sanctionnés par Diplômes

12-9

KITU

TUE LES MOUCHES

12-5

ÉCOLE D'ÉQUITATION

Jean Delrieux

Maître Ecuyer

SMOuha CITY — Téléphone 2699

12-10

Le règlement de toute annonce doit se faire sur présentation d'un reçu officiel de l'Union